

COUP-D'ŒIL
PHYSIOLOGIQUE
SUR LA FOLIE,

OU

RÉFLEXIONS et RECHERCHES analytiques sur les causes qui disposent à cette maladie, et sur celles qui lui donnent lieu et qui l'entretiennent ; suivies des diverses méthodes qu'il faut employer dans son traitement en raison de ces causes. Ce sujet est traité sous des points de vue nouveaux : c'est une exposition succincte de faits déjà connus, et de faits découverts depuis peu sur les cadavres, particulièrement dans les viscères du ventre, où l'on trouve les causes essentielles de cette maladie :

PAR P. A. PROST,

Docteur en Médecine, de la Société de Médecine de Paris, de celles de Médecine et d'Agriculture de Lyon, ancien Chirurgien de l'Hôtel-Dieu de cette ville, et ancien Chirurgien en chef de plusieurs Hôpitaux et Régimens, etc.

A PARIS,

Chez DEMONVILLE, Imprimeur-Libraire, rue Christine, n°. 2 ;

Et chez l'AUTEUR, quai des Fleurs, ou de la Mégisserie, en face du Pont-Neuf, n°. 82.

Ouvrages publiés par P. A. Prost, D. M. *et qui se trouvent aux mêmes adresses.*

Médecine éclairée par l'Observation et l'Ouverture des Corps. 2 vol. in-8°. Prix 10 fr.

Essai physiologique sur la Sensibilité. 1 vol. in-8°. Prix 3 fr. 50 c.

Dissertation sur les Sympathies.

COUP-D'ŒIL

PHYSIOLOGIQUE

SUR LA FOLIE.

La marche que suit la nature dans le cours des maladies, ou dans l'exécution de nos fonctions est souvent si obscure, que nous sommes réduits à des conjectures dans les circonstances où il importe le plus aux humains de connaître la vérité sur leurs maux, et sur le jeu de leurs organes. Tel est le cas où nous sommes relativement à la Manie; on se demande encore aujourd'hui quelle est la cause qui entretient cette maladie, où réside cette cause, de quelles variétés est-elle susceptible? Ce n'est point qu'on n'ait fait aucune recherche sur les cadavres dans l'intention de connaître les causes organiques de la folie; mais peut-être a-t-on suivi une mauvaise route dans ces recherches (1); peut-être l'ignorance où

(1) En publiant quelques réflexions sur la manie, je

nous sommes demeurés provient-elle du voile dont la nature semble s'envelopper concernant cette maladie.

Les fonctions importantes dont est chargé le cerveau, ont attiré tous les regards sur

---

me propose deux choses : la première, c'est d'appeler l'attention sur plusieurs faits importans qui favorisent, qui donnent lieu, ou qui entretiennent cette maladie, et qui proviennent, soit de l'observation des malades, soit de l'ouverture de leurs corps ; la deuxième, c'est d'établir le traitement de la folie sur des bases solides, en le fondant sur les lésions diverses auxquelles on peut rapporter cette maladie. Après avoir multiplié les faits qui sont propres à répandre du jour sur le premier point, j'ai cherché dans la pratique ceux qui peuvent éclairer sur le second. Les succès ayant répondu à mes tentatives, je me suis occupé des moyens de multiplier les résultats ; aucun ne m'a paru plus favorable que l'établissement d'une maison où tout sera disposé pour augmenter encore les avantages d'un traitement raisonné. Riche, pour cet établissement, des observations et des exemples de M. Coulmiez, directeur du bel hospice de Charenton, dont l'amitié et l'estime me flattent infiniment ; éclairé par les lumières qu'a répandues sur cette maladie le professeur Pinel, à une époque où on n'en avait que des idées extrêmement obscures ; secondé par divers praticiens recommandables qui m'accordent de la bienveillance, je ferai en sorte de le rendre aussi utile à l'humanité qu'à la science par les procédés que je mettrai en usage, par les conseils dont je m'environnerai, et par des observations recueillies avec exactitude.

cette région, et les ont fixés avec une opiniâtreté qui paraît être une des causes de l'état où nous en sommes encore sur ce sujet. La forme, l'étendue du crâne, certaines dispositions de cette boîte osseuse qu'on n'a pas su définir, quelques affections de la substance cérébrale, une accumulation plus grande que d'habitude de sérosité dans les ventricules du cerveau, la dilatation des vésicules que forment les plexus choroïdes, quelques fungosités de la duremère, telles sont les causes auxquelles on a long-tems attribué la folie. Cependant le tems ayant démontré que ces causes existent souvent sans que la manie ait lieu, et manquent fréquemment sur les cadavres des maniaques, on a abandonné les préventions qu'on avait sur ces sujets, pour convenir qu'on ne sait rien de positif sur cette maladie

La forme et l'étendue du crâne, sur lesquelles on a insisté en pareil cas, n'eussent pas retenu si long-tems l'attention, si on eût raisonné un peu sur la validité de ces motifs, que personne aujourd'hui ne reconnaît. Comment penser en effet qu'une maladie qui vient à des époques plus ou moins avancées de la vie, qui disparaît, revient ou cesse pour toujours, puisse provenir d'une cause qui ne s'efface jamais! plaçons toujours le flam-

beau de la raison devant nos yeux : guidés par sa lumière, nous serons assurés au moins de ne pas perdre du tems à des chimères que la commune raison repousse, et combat avec assez de force pour nous dispenser d'acquérir à grands frais ce qu'elle nous donne gratuitement.

Comme bien d'autres j'ai voulu me convaincre des changemens qu'offre le cerveau de ceux qui meurent dans la manie, et comme eux je n'ai rien trouvé sur ce viscère, qui pût me mettre à portée de concevoir, et de rendre compte des causes de cette maladie; je n'ai pu découvrir aucune lésion dans le crâne à laquelle la physiologie puisse attribuer un si grand désordre de l'organe intellectuel. Lassé de perquisitions aussi insignifiantes les unes que les autres, relativement à la tête, je me persuadai qu'il fallait prolonger les recherches, les diriger sur d'autres régions, les faire avec des soins particuliers, les multiplier sur-tout dans la poitrine, dans le ventre, et comprendre avec une particulière attention les membranes, les glandes, les liqueurs muqueuses, les systêmes capillaires et même toutes les humeurs. Bientôt je rendrai compte du résultat de ces recherches, mais auparavant je vais examiner des faits qui sont plus à la portée de toutes les

personnes qui se livrent à l'étude de la nature, et qui doivent tenir le premier rang dans la recherche des causes de la folie.

Les causes de cette maladie sont-elles vraiment aussi impénétrables que nous l'imaginons? sont-elles donc un mystère? avons-nous fait tout ce qu'il convient de tenter pour parvenir jusques à la source d'un mal aussi affligeant pour l'humanité? la manie n'est-elle environnée d'aucune circonstance qui soit propre à nous éclairer sur son principe? Ainsi, par exemple, ne pouvons-nous pas tirer avantage des époques de la vie, et de la saison où cette maladie est plus fréquente, des climats, des personnes, des états pour qui elle est plus à redouter, et des troubles premiers qui la précédent? Entrons ici dans une sorte d'analyse des dispositions organiques où cette maladie est plus facile, des moyens par lesquels on parvient à la guérir, pour passer ensuite aux choses particulières que des recherches générales réitérées sur des cadavres, ont fait découvrir dans une circonstance où, il faut en convenir, on n'avait presque jamais examiné avec une grande attention que la tête.

Les affections maniaques sont rares avant la puberté, elles sont fréquentes pendant l'âge des passions, elles affectent particuliè-

rement les personnes d'un tempérament bilieux et nerveux, et celles dont la constitution est vigoureuse et le caractère ardent. Les gens qui font abus de liqueurs spiritueuses, des plaisirs de la table et de l'amour, y sont plus sujets. On trouve plus de fous dans le Midi qu'au Nord, et parmi les gens qui se livrent aux fatigues de l'esprit, que parmi ceux qui sont plus occupés des travaux mécaniques. Si on fait attention à ce qui se passe dans la machine pendant les diverses circonstances qui disposent plus ou moins à la manie, on est bientôt frappé d'une chose, c'est de l'ardeur des viscères profonds, et sur-tout de ceux qui sont placés dans la capacité du ventre, et particulièrement dans la région épigastrique, tels que le foie, l'estomac et les intestins.

C'est depuis la puberté, époque ou l'organe biliaire, ainsi que tout le système muqueux, acquiert une nouvelle énergie ; c'est dans les circonstances où les fonctions de cet organe sont troublées de manière à ce que la bile semble plus abondante et irriter davantage ; c'est dans les lieux chauds (1) où le foie

(1) Ce n'est point à cette cause qu'est due la fréquence de cette maladie en Angleterre, mais à l'abus des liqueurs fortes.

jouit d'une influence remarquable ; c'est dans l'été, dans le cours des passions sérieuses et tristes, lesquelles agissent particulièrement sur la secrétion de la bile, dans tous les cas enfin où l'irritabilité des viscères muqueux de l'abdomen et de la digestion sur-tout devient considérable, que les affections maniaques sont très-faciles. Les tempéramens bilieux y sont particulièrement sujets, et tout ce qui rapproche des dispositions de ce tempérament y dispose. Que conclure de là, quels rapports y a-t-il donc entre les viscères du ventre, entre les glandes et les membranes muqueuses de cette région et le cerveau ? Ces premiers organes ont-ils une grande influence sur le dernier ? Jouent-ils quelque rôle important dans la manie ? Les liqueurs que secrétent le foie, les testicules et les autres glandes de l'abdomen, dont nous ne connaissons pas bien les fonctions, exercent-ils un grand pouvoir sur le cerveau et sur les sens ? Ces organes peuvent-ils décider de l'activité, de la nature, de la régularité ou de l'irrégularité des opérations de l'esprit et des passions ? Ces liqueurs sont-elles dans le cas de répandre, en raison de leurs troubles, des principes incendiaires dans le sang ? Les membranes sur lesquelles elles coulent peuvent-elles troubler le cerveau et les sens ?

Telles sont les questions qui se présentent naturellement les premières dans la recherche des causes de cette maladie. Pour commencer à éclairer cette matière, il faut rappeler ici ce que nous savons des organes muqueux, du pouvoir qu'ont sur leur secrétion et sur l'écoulement des liqueurs qui en proviennent, les sensations, les passions, l'imagination et toutes les opérations de l'esprit : il faut rappeler les changemens qui nous sont connus, et dont sont susceptibles les liqueurs muqueuses en raison de ces premières causes; il faut tenir compte des dispositions diverses que ces humeurs acquièrent, de leur influence différente suivant leur nature sur la susceptibilité des organes dans lesquels elles sont versées, des changemens qui en sont la suite, à notre savoir, concernant les attributs de la vie intellectuelle et volontaire, et ne point se dissimuler que nous avons beaucoup de choses à apprendre sur ce sujet.

S'il est constant que les sensations et les passions se font sentir sur les secrétions muqueuses, ainsi que le démontrent les opérations du goût pour les glandes salivaires et la membrane de la bouche, celles de la vue et même la colère pour les glandes lacrymales, celles de l'odorat pour les narines,

celles du tact et du cerveau pour les testicules et les membranes des organes génitaux; s'il est constant que les liqueurs glanduleuses et muqueuses agissent sur le cerveau et changent les propriétés de cet organe suivant leur nature, il est incontestable qu'on n'a parcouru qu'une partie des causes qui peuvent troubler l'esprit, tant qu'on n'a pas examiné les changemens dont sont susceptibles ces liqueurs et ces glandes pendant les affections maniaques. Or, ceux qui se sont livrés à l'étude des causes de ces affections, n'ayant presque tenu aucun compte des variétés qui peuvent avoir lieu dans les fluides muqueux et dans l'action des viscères dont ils proviennent et dans lesquels ils sont versés, comment s'étonner de ce que nous ne savons rien, pour ainsi dire, de ces causes? Et comment pouvoir, de bonne foi, accuser la nature d'obscurité, et ne se faire aucun reproche en matière de recherche?

Pourquoi le foie ne serait-il pas, ainsi que les autres glandes muqueuses, sous le pouvoir des sensations? pourquoi la bile ne jouerait-elle pas un grand rôle sur les organes intellectuels et volontaires? Notre ignorance à ce sujet vient-elle de ce que dans les recherches on n'a rien découvert de particulier à cet égard, ou bien, vu l'enfoncement où

se trouve le foie, de la difficulté d'observer pendant le vivant ce qui se passe dans les viscères où coule la bile, et de notre négligence à visiter ces parties sur le cadavre? La vérité veut de la franchise....

Nous savons que souvent il arrive que les troubles maniaques sont précédés d'affections bilieuses; mais nous ne savons pas si lors même que ces affections n'ont pas lieu, la bile ne joue pas encore fréquemment un grand rôle sur cette maladie. C'est donc à l'ouverture des corps et à l'observation de tout ce qui a rapport aux attributs du foie et de la bile à nous éclairer sur ce sujet.

Si nous consultons la pratique de la médecine, nous voyons que les purgatifs, les anti-vermineux et les émétiques ont souvent été employés avec le plus grand succès dans la folie. Pouvons-nous en conclure que les viscères de la digestion recèlent, en quelques cas au moins, les causes de cette maladie! Mais ne concluons pas encore, tenons seulement compte de ces observations pour les faire concourir, avec toutes celles que nous pourrons recueillir sur ce sujet, au but que nous nous proposons.

Les signes qui annoncent un désordre dans les fonctions de l'organe biliaire, ne sont point les seuls qui nous portent à penser que

les viscères du ventre jouent un grand rôle dans la manie ; l'immodération ou le trouble de l'appétit, la constipation, le resserrement de l'abdomen, sur-tout pendant les crises violentes des maniaques, le trouble même de l'esprit quand la digestion est difficile, les symptômes violens et convulsifs qu'éprouvent les enfans dans les maladies vermineuses, le trouble de tous les organes volontaires, dans ce cas ne sont-ils pas autant de faits qui nous découvrent le pouvoir, je ne dis pas seulement du foie et de la bile, mais encore de l'estomac et des intestins sur les organes de la vie intellectuelle, et qui nousp ortent à penser que les viscères du ventre peuvent prendre une part active aux affections maniaques ?

Il suffit qu'on ne puisse pas mettre en doute que les viscères abdominaux agissent sur le cerveau et sur les sens, pour avoir fait déjà de grands pas du côté des moyens qui troublent l'esprit et la raison, lorsque la tête n'est point le siége des lésions qui déterminent ces troubles ; circonstance qui paraît très-commune. Dans l'ivresse, il y a bien délire ; cependant le délire ne dépend d'aucun vice particulier du crâne, ni d'aucune maladie du cerveau : d'où peut-il donc venir? est-ce de l'excitation de l'estomac et des in-

testins? est-ce des principes alcoholiques répandus dans le sang? ou bien est-ce de ces deux moyens en même tems? Cette dernière supposition est la plus vraisemblable. La bile agirait-elle quelquefois de ces deux manières? Voilà un sujet de recherche et d'observation.

Qu'y a-t-il de plus naturel que de fixer, dans l'état de trouble des opérations de l'esprit, ses regards sur les organes et sur toutes les causes qui exercent quelqu'influence sur les fonctions du cerveau? Que penserait-on de celui qui ne s'attacherait qu'aux moyens qui troublent directement l'estomac dans l'examen des causes des désordres de ce viscère? N'avons-nous pas assez de faits qui nous démontrent l'action sympathique des organes les uns sur les autres, pour tenir compte de cette action et remonter dans la recherche des causes de la folie à des sujets éloignés du cerveau? Puisque les liqueurs glanduleuses, puisque les organes dans lesquels elles sont versées, ou les membranes sur lesquelles elles fluent, exercent un pouvoir non équivoque sur les facultés du cerveau et sur les sens, fixons donc notre attention sur ces divers objets dans l'étude des causes des affections maniaques. De quels changemens ne sont pas susceptibles les sensations et toutes les pas-

sions sur lesquelles agissent les liqueurs muqueuses, d'après ce que nous pouvons découvrir du pouvoir de ces liqueurs, et ce que nous ne savons qu'imparfaitement à leur égard ?

Ne voyons-nous pas le sperme, dont l'action est presque nulle avant la puberté, acquérir après cet âge un pouvoir quelquefois si grand, qu'il détermine les passions les plus orageuses ? N'a-t-on pas vu les larmes et la salive devenir corrosives dans la colère ? Le chagrin ne change-t-il pas les mucosités que contiennent l'estomac et les intestins au point de les rendre noires ? La frayeur ne provoque-t-elle pas les secrétions et les évacuations intestinales ? Faut-il donc s'étonner si les causes qui précédent la folie, portent dans la région de l'estomac un désordre tel que la susceptibilité des viscères de cette région, et sur-tout les fonctions du foie, en soient troublées, et si la bile peut acquérir des propriétés funestes aux intestins et aux organes volontaires ?

En considérant même tout ce que nous venons de dire comme des conjectures, de quel poids au moins ne sont pas revêtues ces conjectures par tout ce qu'on remarque relativement aux glandes, aux membranes muqueuses, et sur-tout au foie et à la bile

pendant tout le cours de la vie, suivant les climats et le tempérament? Les viscères muqueux sont des sources d'où découlent des liqueurs qui répandent les principes qui mettent nos organes en mouvement, et les fonctions cérébrales paraissent essentiellement subordonnées aux variétés de ces liqueurs.

Ce n'est pas seulement dans la folie et dans quelques autres maladies qu'il est indispensable de fixer l'attention sur ces organes, c'est encore pendant tout le cours de la vie; ces parties de notre corps sont aussi intéressantes pour la physiologie que pour la médecine, et peut-être que l'ignorance de cette dernière sur les maladies dans lesquelles l'appareil muqueux joue un très-grand rôle, n'est qu'une suite des retards où se trouve la physiologie sur le pouvoir des organes que concourt à former cet appareil. Mais comme ces deux sciences ne sont que des branches d'un même tronc, elles ne peuvent faire des progrès qu'en même tems; elles s'éclairent mutuellement et doivent également les faits qui les constituent à l'observation, et à l'ouverture des corps.

Après avoir présenté les raisons qui nous portent à fixer nos regards sur les organes du ventre dans la recherche des causes de

la manie et pendant tout le cours de la vie, fixons actuellement notre attention sur ce que nous a démontré l'examen de ces organes sur les cadavres dans des recherches que nous avons exécutées par nous-mêmes, soit dans les divers hospices de Paris, soit ailleurs, et joignons ce moyen aux précédens pour tâcher de distinguer les causes qui entretiennent la folie. Pendant tout le tems que j'ai fait des recherches sur ce sujet, je me suis attaché dans chaque ouverture de cadavre à l'examen général de l'estomac et des intestins, en suivant avec attention la membrane muqueuse de ces viscères depuis un bout jusqu'à l'autre. Les faits les plus constans que j'aie remarqués dans la manie, c'est la surabondance des matières muqueuses, bilieuses, de couleur brune, ou d'un vert noirâtre; la multiplicité des vers, la dénudation, la rougeur et l'excoriation des points du conduit intestinal, où séjournent davantage les uns et les autres, comme le duodenum, l'iléon, la fin de cet intestin sur-tout, le cœcum et le colon-transverse : le resserrement de l'estomac et celui du colon descendant ont également fixé mon attention. La dilatation de la vésicule biliaire, la quantité, la couleur foncée et la viscosité de la bile, la fréquence des calculs biliaires, le gonflement des glandes du mésentère, mais

sans dureté, celui du foie, la plénitude des vaisseaux de ce corps glanduleux, et par conséquent sa couleur plus brune, la pléthore du système de la veine-porte et la dilatation d'une grande quantité de vaisseaux capillaires par le sang, tels sont les faits qui constamment m'ont frappé d'une manière plus ou moins sensible sur les cadavres des maniaques.

C'est en rapprochant ces diverses observations que j'ai cherché à définir la folie, et que j'ai pensé que cette maladie consiste essentiellement dans un désordre des viscères muqueux du ventre, et particulièrement dans celui des appareils muqueux des organes de la digestion. En effet, si on compare tout ce que nous pouvons découvrir du rôle que jouent le foie et les organes muqueux en général sur le mécanisme de nos fonctions pendant la santé, si on fait attention au pouvoir des passions et des sensations vives sur la région de l'estomac, au désordre qui accompagne ces premières causes relativement à l'organe biliaire, aux circonstances qui précèdent et qui accompagnent souvent la manie touchant le ventre, au rôle que joue l'estomac sur les organes intellectuels et volontaires, aux troubles que causent les liqueurs spiritueuses, à ceux que produisent les vers, aux succès des purgatifs, des émé-

tiques et des anti-vermineux dans le traitement des fous ; si on tient compte des spasmes de l'abdomen dans les crises violentes qui font quelquefois succomber ces malades, et qu'on compare à ces premiers faits ceux que nous indiquons relativement aux appareils muqueux, non-seulement on juge du besoin de diriger les recherches sur ces nouveaux sujets, mais encore on sent la nécessité de réformer certains langages dénués de fondement concernant la manie, et de suivre une marche plus exacte et mieux fondée dans son traitement.

Tout ce que nous venons de dire concernant les causes et le siége principal de la folie, n'est sans doute qu'une simple conséquence des lumières que nous fournit la physiologie, ou de celle que cette science retire de l'observation de l'homme vivant et des cadavres. Le rôle que jouent le foie, la bile, les intestins, l'estomac, et tout l'appareil muqueux des viscères de la génération dans la folie, ne paraît être qu'une suite du pouvoir que la nature a attribué à ces organes sur ceux de la vie intellectuelle et volontaire ; et nous pouvons dire que c'est la nature elle-même qui trace la route que nous devons suivre dans la recherche des causes de l'aliénation mentale ; c'est en suivant cette route, qu'on recueille des observations qui sont aussi

propres à faire faire des progrès à la physiologie qu'à perfectionner les théories des maladies et la pratique de la médecine; car il ne s'agit en ce cas que d'étudier et de reconnaître le pouvoir des organes les uns sur les autres. Ce pouvoir augmente seulement dans la manie; seulement il s'exerce avec plus ou moins d'immodération pendant son cours, où la bile acquiert des propriétés qui semblent enivrantes pour le cerveau et corrosives pour les intestins.

Il est donc vraisemblable que le cerveau est troublé par diverses causes en même tems chez les insensés, et que les plus actives de ces causes paroissent consister dans la dépravation des fluides que la bile communique au sang, et dans l'action immodérée de la tunique nerveuse des intestins (1) sur le centre de la

(1) Lorsque j'eus publié mes premières observations, concernant le rôle que paroissent jouer les viscères du ventre sur les organes cérébraux, je fus dans le cas de recueillir divers faits qui correspondaient parfaitement à ce que j'avais observé, et dont me firent part des médecins, certes bien dignes de foi. M. Gastaldy, médecin en chef de l'hospice de Charenton, m'en communiqua plusieurs, dont l'un concernait un maniaque qui avoit été guéri après l'administration des anti-vermineux donnés à plusieurs reprises; un autre maniaque, qui sortait de l'hôpital de la Charité, où on lui avait administré des bains froids sans succès, guérit à l'hospice de Charenton par l'usage des boissons

vie intellectuelle. Qu'on se persuade en effet combien doit être vive la susceptibilité de cette tunique lorsque la bile ou les vers, qui ont déjà pu l'excorier, en déterminer la phlogose, agissent sur les parties enflammés (1) : la seule dénudation de cette tuni-

---

acidulées et émétisées. Le professeur Leclerc, secrétaire de la Société de l'Ecole de Médecine de Paris, me dit qu'ayant été appelé avec plusieurs autres médecins, pour une jeune personne qui éprouvait alternativement des accès de manie, d'épilepsie et de convulsions, et qui mourut au bout de quelques jours dans une crise fort violente, on ne trouva, à l'ouverture de son corps, d'autre lésion qu'une rougeur avec de légères excoriations sur la tunique muqueuse d'un intestin grêle dans lequel étoient plusieurs vers lombricaux. J'ai su depuis lors que des praticiens ont employé avec succès les vermifuges et les évacuans dans des affections maniaques. Le docteur Billerei, médecin à Grenoble, qui a plusieurs fois été couronné à l'école de Paris, a guéri une demoiselle affectée d'une folie violente par le seul usage de l'émétique (tartrite antimonié de potasse) dans du lait; unique boisson que voulût accepter la malade. Mon frère aîné, qui depuis trente ans exerce la médecine à Bourbon-l'Archambaud, m'a appris depuis la même époque qu'il lui est arrivé bien des fois d'administrer dans des affections nerveuses, maniaques et convulsives, les antivermineux avec un succès qui l'a toujours étonné. Si je ne craignois de passer les bornes que je me suis proposées pour cet ouvrage, je pourrais citer beaucoup d'autres observations du genre de celles-ci.

(1) L'objection que m'ont faite quelques personnes, que ce n'étoit point la lésion des intestins qui pouvoit

que et son érisipele ne doivent-ils pas suffire déjà pour donner lieu à une grande sensibilité des intestins, et à une influence immodérée de ces viscères sur le cerveau? Ce qu'il y a de bien remarquable en pareil cas, c'est que les malades ne se plaignent d'aucune souffrance dans le ventre. Quelquefois seulement leurs mains se portent sur cette région dans les spasmes violens dont sont affectés les maniaques, et d'autres fois ces malades ne ressentent qu'une vive chaleur du côté du ventre. Cette disposition m'a fait dire que la tunique nerveuse des intestins jouit d'un mode particulier de relation avec le cerveau, qui fait que ce dernier est sous l'influence de ces viscères, sans que le jugement puisse s'exercer sur leur action, dans quelques circonstances au moins.

Les remarques que j'ai faites sur les ma-

---

causer la manie, puisque l'on incise ces viscères sans déterminer des symptômes *ataxiques* ou maniaques, est dénuée de fondement. Ne coupe-t-on pas les tendons sans causer de douleur, et le tiraillement des fibres tendineuses n'est-il pas suivi des souffrances les plus affreuses! En est-il de la susceptibilité d'une membrane enflammée comme de celle de la membrane qui est saine! Des causes qui ne produisent aucune douleur, appliquées sur la peau non malade, ne font-elles pas souffrir horriblement quand on les applique sur cette membrane dénuée de l'épiderme? Pourquoi la susceptibilité des intestins n'augmenterait-elle pas dans la même circonstance?

niaques, concernant les intestins, la bile et les viscères muqueux du ventre, eussent été multipliées bien avant moi sans doute, si on se fût appliqué à des recherches exactes sur ces viscères, et si on les eût examinés constamment dans toute leur étendue, guidé par le flambeau de la physiologie; mais comme leur surface extérieure est presque toujours saine, lorsque l'interieure est malade, comme les lésions de celle-ci sont ordinairement partielles, souvent peu profondes et peu étendues, on les a complètement négligées, ou on n'en a tenu aucun compte. Ce qui a favorisé encore cette négligence, c'est que l'état inflammatoire s'efface en grande partie à l'époque de la mort, sur les membranes muqueuses, et qu'on a regardé comme insignifians les vestiges restans de cette maladie. Cependant Bichat a fait sur ce sujet des remarques qui eussent dû donner une direction différente aux recherches et à l'attention.

Dès que je fus à portée de consulter des personnes qui avaient fait des recherches dans les cadavres sur les causes de la folie, j'appris des unes et des autres, que jamais elles n'avaient examiné avec bien de soin les viscères du ventre, cependant presque toutes avaient remarqué en ce cas le volume de la vésicule du fiel, la couleur brune, noirâtre

ou très-verte de la bile et l'engorgement des glandes du mésentère : ce qu'elles avaient négligé, devenait nul pour l'instruction, cependant ce qu'elles avaient vu se rapportant avec ce que j'ai toujours trouvé plus ou moins sensible, je crois pouvoir joindre aux faits qui me sont propres, ces déclarations, dont quelques-unes m'ont été faites par des gens qui regardaient comme une *folie* mon opinion sur les organes glanduleux et muqueux (1). L'un des anatomistes que j'ai consultés sur ce sujet, et avec lequel j'ai fait plusieurs ouvertures de cadavres à l'hospice de Charenton, et dont je ne saurais faire un éloge trop distingué sous tous les rapports, c'est M. Blainiez. Ce jeune médecin, qui est attaché à l'hospice que je viens de citer, depuis plusieurs années, m'a dit avoir constamment remarqué le volume, et la couleur brune de la vésicule du fiel sur les fous dont il avait fait l'ouverture avant que j'eusse l'avantage de le connaître et de jouir de son amitié : souvent même M. Blainiez avait trouvé des calculs dans cette vésicule en pareil cas.

En me résumant enfin sur les diverses observations qui ont rapport à la manie, sur les points de vue sous lesquels on en-

(1) Preuve au moins qu'ils n'avoient point vu avec les yeux de la prévention : je passe sur le reste.

visage cette maladie, sur ceux sous lesquels tous les faits nous portent à la considérer, je la définis un trouble des organes cérébraux déterminé par un trouble des organes muqueux du ventre et sur-tout de la bile et des intestins. Les moyens même par lesquels on parvient à la guérir, me semblent encore des flambeaux qui concourent à augmenter les lumières que nous cherchons à rassembler sur ce sujet. Les émétiques, les purgatifs et les anti-vermineux, qui ont pour objet d'éloigner les matières et les vers qui irritent les intestins, et qu'on emploie souvent avec grand succès (1), ne correspon-

(1) Il y a vingt ans environ que la femme Laloire, de Bourbon-l'Archambaud, dans les douleurs de l'enfantement, fut subitement affectée de délire ; la démence devint telle, qu'on ne put rien exécuter pour terminer l'accouchement, qui ne pouvait s'opérer sans le secours de l'art, vu la position où s'était engagé l'enfant. Pendant deux jours, la démence fut continuelle. A cette époque, survint un vomissement, dans lequel trois vers lombricaux furent rendus vivans ; dès-lors cette malade fut calmée, sa raison se rétablit ; l'accouchement fut terminé, et elle n'a donné aucun signe de manie depuis cette époque.

Dans le courant de l'an 10, une femme, à l'aspect de l'incendie de la forêt nationale de Messarge (département de l'Allier), qui joignait sa maison, devint subitement folle. Pendant dix-huit mois, la démence fut continuelle. A cette époque, M. Prost aîné, méde-

dent-ils pas à ce que démontre l'ouverture des corps ? Les boissons adoucissantes, les bains tiedes, dont on fait si souvent un usage avantageux, en portant dans les fluides, des dispositions contraires à celles dont ils jouissent, ne tendent-ils pas à calmer l'ardeur générale et à changer les propriétés des liqueurs glanduleuses ? Le traitement moral est-il autre chose qu'une bonne direction du pouvoir dont jouissent les sens et le cerveau sur les glandes muqueuses ? N'arrive-t-il pas en ce cas ce qui a lieu dans une circonstance différente, c'est-à-dire, quand on éprouve des sensations désagréables ? Les viscères de la région épigastrique, le foie, l'estomac et les intestins ne sont-ils pas toujours excités par les sens et le cerveau ? Les bains froids paraissent agir de deux manières, d'abord en causant une vive sensation, puis en provoquant les fonctions de la peau par l'action qu'ils donnent aux vaisseaux de cet organe. Ce moyen, avantageux en quelques cas, est souvent funeste, employé sans précaution pour des sujets dont la constitution est

---

cin de Bourbon-l'Archambault, lui ayant administré la valériane, la fougère et le mercure doux, cette femme rendit un tænia (ver solitaire), de la longueur de neuf pieds ; la raison se rétablit, et n'a éprouvé depuis lors aucune altération.

très-pléthorique. En diminuant la capacité des vaisseaux, sans diminuer la quantité du sang, le froid appliqué sur la peau, tend à faire refluer cette liqueur dans les organes intérieurs, et ce reflux devient souvent cause d'affections apoplectiques et de la mort, ainsi que cela arrive en pareil cas dans les hospices où on fait beaucoup d'usage de ce moyen.

Ce que nous venons de dire sur la folie fait présager sans doute ce que nous pouvons dire de son traitement. Calmer l'ardeur des organes abdominaux par un régime adoucissant, insister avec beaucoup de précaution sur les émétiques, sur les purgatifs, sur les antivermineux, sur les bains tièdes en quelques cas, sur les bains froids en d'autres; éviter tout ce qui peut irriter les sens et le cerveau, mais mettre à profit les sensations pour agir par leur moyen et sur le cerveau et sur les viscères de la région épigastrique; diminuer la quantité du sang, attirer cette liqueur sur les extrémités et sur la peau par les épispastiques, les sétons et les divers moyens qu'on met en usage pour favoriser l'action de cet organe; tenir les malades dans un air sec, mais tempéré; tels sont les remèdes indiqués par la nature des lésions auxquelles nous attribuons cette maladie; tels sont ceux qu'on administre avec

plus de succès. C'est au médecin à les combiner, à insister sur les uns en quelques cas, sur d'autres en d'autres circonstances. Ce qu'il y a de plus difficile ici, c'est le traitement moral. Chaque fou doit être conduit d'une manière particulière en raison du genre de sa manie. En général il faut montrer aux insensés une fermeté qui leur impose sans les irriter; il faut savoir prendre envers chacun le ton qui convient à l'état de son esprit. Dans aucun traitement il ne faut plus de philosophie, plus de bonté, plus de patience, plus de charité, plus de courage, et un physique plus imposant, que lorsqu'il s'agit de gouverner des maniaques. L'insensé ne l'est point toujours assez pour ne pas avoir des intérêts à ménager, des choses à desirer, des choses à craindre. Ses sens et quelquefois son imagination s'exercent avec finesse; s'il est difficile de les calmer, il est facile de les irriter. Souvent il arrive qu'en voulant contenir les insensés par des sortes de châtimens, on les irrite. Un moyen qui réussit en ce cas, et dont l'appareil n'a rien qui fatigue un regard farouche, c'est la commotion électrique donnée sur les extrémités, et fixée par des conducteurs sur ces parties. Les étincelles et même l'électricité en bain ont quelquefois été favorables dans cette maladie, en favorisant les fonctions de la peau,

qu'on avoit peine à exciter par d'autres remèdes, et qu'il faut dans tous les cas seconder comme un des moyens les plus indispensables à la guérison de la folie.

Les altérations qui ont lieu dans les intestins semblent aller en augmentant à mesure que la folie devient plus ancienne, mais elles paroissent s'éloigner de l'état inflammatoire à mesure que cette maladie est moins ardente (1). La bile éprouve vraisemblablement des changemens proportionnés à ceux-ci, et l'irritabilité des organes du ventre et du cerveau devenant moindre, les symptômes cessent d'être aussi violens, et l'idiotisme succède à la fureur : c'est dans ce cas sur-tout que les purgatifs paroissent convenir beau-

(1) En multipliant mes recherches sur les fous et sur les épileptiques, j'ai remarqué que les uns et les autres finissent ordinairement par l'imbécillité, et que chez tous les lésions qu'on remarque dans les intestins prennent le même aspect lorsque ces maladies ont duré un certain tems. Rien n'est plus commun que de trouver chez ces malades la membrane interne d'une partie du conduit intestinal affectée d'altérations chroniques; ce qui indique que l'appareil muqueux des viscères de la digestion joue un aussi grand rôle dans l'une de ces maladies que dans l'autre. Le foie, la bile, les vers paroissent exercer une grande influence sur les crises épileptiques, qui semblent encore subordonnées à beaucoup de causes extérieures dépendantes des révolutions de la terre ou de ses relations.

coup, et que la saignée peut non-seulement être inutile, mais encore défavorable. Ainsi chaque genre de folie exige un traitement différent, et ces traitemens varient suivant le tempérament, suivant toutes les causes qui font varier les symptômes, et suivant l'époque de la maladie. Ils sont peu fructueux quand la manie est ancienne, soit parce que les altérations des viscères abdominaux ne sont plus aisées à combattre, soit parceque le désordre des propriétés du cerveau a pu déterminer dans cet organe des lésions plus ou moins graves qu'aucun remède ne peut dissiper. Cependant l'expérience m'a appris qu'on peut, au bout de plusieurs années et après plusieurs traitemens faits suivant la méthode des médecins qui croyent que la tête est le siége principal des causes de la maladie, parvenir à une guérison plus ou moins radicale (1). Je ne dis pas que cette guérison aura toujours lieu, mais je pense qu'on l'éprouvera souvent quand le traitement sera dirigé par le

---

(1) Je traite encore une jeune personne qui depuis cinq ans était affectée d'une folie violente et de mouvemens convulsifs considérables, et qui n'éprouve plus aucun de ces symptômes; plusieurs traitemens consécutifs avaient été infructueux : la saignée de la jugulaire avait multiplié inutilement des cicatrices, dont je crois que souvent on peut exempter les malades et qu'on doit tant qu'il est possible, éviter chez une femme.

flambeau de la physiologie et de la médecine; pour y parvenir, il est indispensable souvent de porter son attention et sur les désordres organiques qui peuvent entretenir cette maladie, et sur les causes de ces désordres, dont les plus communes et les plus difficiles à distinguer ou à combattre sont une espèce de petits vers, (les ascarides) qui se loge principalement dans les premiers des gros intestins, et les influences du temps. Ces causes diverses, quoique fort étrangères en apparence, s'unissent cependant dans leur action et tendent au même but. Il y a des folies qui sont intermittentes, d'autres qui sont rémittentes, c'est-à-dire qui diminuent pour augmenter de nouveau. Ces retours ont souvent lieu à l'approche de l'été et pendant les chaleurs; ils se répètent quand les personnes susceptibles de manie font abus de substances échauffantes, ou quand elles éprouvent du chagrin.

Si on observe ce qui se passe à ces diverses époques chez les malades, on trouve fréquemment, entre autres dispositions qui indiquent que les organes de la digestion sont troublés, des déjections de matières bilieuses: la langue devient blanchâtre, et souvent on voit cet organe recouvert d'un enduit muqueux. Les vers peuvent quelquefois en ce cas jouer un rôle, mais il est vraisemblable

que le trouble de la bile est la cause la plus grave : cependant comme il ne peut résulter aucun inconvénient de l'usage des antivermineux, il est toujours à propos de les combiner aux autres remèdes.

Soit donc que la folie provienne des dispositions de l'air et de la chaleur, soit qu'elle résulte de l'excitation directe des organes de la digestion par l'usage des boissons ou des alimens irritans, soit qu'elle dépende de l'action sympathique des organes génitaux et cérébraux, soit que des causes développées dans le ventre l'entretiennent, soit même encore que les causes de cette maladie se trouvent dans une affection particulière du cerveau, ce qui paroît fort rare, il est toujours nécessaire de diriger son attention et les moyens curatoires du côté des affections abdominales, sans perdre de vue néanmoins que nos organes sont susceptibles d'habitude, et que les causes même qui entretiennent le désordre maniaque attaquées directement, il faut encore que tous les organes qui n'ont été que sympathiquement troublés reprennent le cours de leurs fonctions. Tel est le but du traitement moral, dont l'effet peut être comparé sous quelque rapports à celui de l'éducation.

DEUXIÈME COUP-D'ŒIL

SUR

LA FOLIE.

Se trouve aux adresses suivantes :

D. COLAS, Imprimeur-Libraire, rue du Vieux-Colombier, N° 26, faub. St-Germain;

CROULLEBOIS, Libraire, rue des Mathurins;

GABON, Libraire, place de l'École de Médecine.

DEUXIÈME COUP-D'ŒIL
SUR LA FOLIE,

OU

EXPOSÉ DES CAUSES

ESSENTIELLES

DE CETTE MALADIE;

Suivi de l'Indication des divers Procédés de Guérison.

PAR P.-A. PROST,

Docteur en Médecine; de la Société de Médecine de Paris; de celles de Médecine et d'Agriculture de Lyon, etc.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE D. COLAS,

Rue du Vieux-Colombier, N° 26, faub. St.-Germain.

1807.

ÉTABLISSEMENT

D'UNE MAISON

POUR LE TRAITEMENT DES ALIÉNÉS,

Sise à Montmartre, banlieue de Paris.

DANS le grand nombre des maisons destinées à recevoir les aliénés, il en est quelques-unes où ces malades sont traités; dans beaucoup d'autres, ils n'y sont qu'éloignés de la société, ils n'y reçoivent aucun secours, aucun traitement propre à les arracher à leur triste état. Nous avons vu naguères les malheureuses victimes de la maladie qui occasionne l'aliénation mentale, repoussées par les plus absurdes préjugés, et traitées avec l'insouciance et l'impéritie les plus révoltantes.

Grâces en soient rendues à quelques sages, amis de l'humanité, le sort de ces malades est changé en beaucoup d'endroits. De nos jours une doctrine s'est établie, des méthodes ont été suivies; la science en a cherché les

règles, et une philantropie éclairée en a dirigé l'application. C'est à MM. *Pinel* et *De Coulmiers* que la reconnaissance publique doit des hommages pour ce bienfait. Il est grand sans doute par les résultats déjà obtenus; mais il est plus grand encore par ceux que promet à la société l'heureuse influence de l'émulation qu'il a fait naître.

L'un des premiers, j'ai essayé de répondre à cet appel fait par la science et l'humanité, en publiant dans différens ouvrages des vues nouvelles sur les causes de l'aliénation mentale et sur le traitement qu'elles indiquent. L'étude des anciens auteurs qui ont écrit sur cette maladie, l'ouverture des corps, les observations puisées dans ma propre pratique, les méditations et les rapprochemens auxquels je me suis constamment livré, m'ont convaincu que de nouveaux chemins pouvaient conduire plus sûrement au but que l'art de guérir se propose d'atteindre et vers lequel l'humanité le dirige.

Dans l'ouvrage que j'ai publié il y a quelques années, sous le titre de *Médecine éclairée par l'observation et l'ouverture des corps*, j'ai établi des principes fondamentaux auxquels

j'ai donné de plus grands développemens dans l'*Essai physiologique sur la sensibilité*, imprimé peu de tems après. Ces deux premiers ouvrages, composés dans l'intention de rattacher à la science médicale les phénomènes que présente l'ouverture des cadavres, et toutes les connaissances dont les sciences naturelles se sont enrichies depuis peu, ont préparé les matériaux et fourni les preuves de la doctrine que j'ai ensuite cherché à établir dans *le Coup-d'œil physiologique sur la folie*, publié l'année dernière, doctrine à laquelle les observations consignées dans le *second Coup-d'œil*, qui paraît aujourd'hui, donneront une force que l'esprit de système ou l'entêtement de la routine s'efforcerait en vain de combattre.

Ainsi conduit par la direction donnée à mes études et par l'exercice d'une pratique dans laquelle j'ai eu le bonheur d'obtenir quelques succès, à m'occuper plus particuliérement des aliénés, je me trouve aujourd'hui dans l'obligation de répondre à la confiance publique en me consacrant entiérement au traitement d'une des plus cruelles maladies auxquelles l'espèce humaine soit sujette.

En cédant au vœu de ceux qui m'honorent de leur confiance et aux conseils d'amis éclairés, j'éprouve, qu'il me soit permis de l'avouer, que la plus précieuse des récompenses attachées à des travaux utiles, est la considération publique; et que le plus puissant des encouragemens, est l'espoir de faire quelque bien.

J'ai donc formé un établissement pour le traitement des maniaques et de toutes les affections nerveuses. Cet établissement est fait dans une maison (1) très-spacieuse, située à Montmartre, peu éloignée de la barrière de Paris. Un jardin fort étendu et des plus agréables, une distribution intérieure des plus convenables, un aspect qui présente les scènes douces et variées de la nature : tout m'a paru se réunir pour le but que je me propose, et auquel l'expérience m'a prouvé qu'on n'arrive point si l'on néglige de s'entourer d'un appareil de choses disposées avec intelligence, et préparées pour l'usage que les divers états de la maladie prescrivent. Tant de causes

---

(1) Cette maison, très-connue, est celle qu'on nomme *Folie-Cendrin, maison des Rochers*.

morales jettent dans cette déplorable situation ! Tous les extrêmes se réunissent pour donner lieu à la folie, et la folie précipite à son tour sa victime dans tous les extrêmes. L'investigation de ces causes doit souvent être dérobée au malade ; la connaissance qu'il en aurait, pourrait en accroître les effets.

Cette maladie présente des phénomènes dont les causes cachées ne se développent qu'à celui qui les recherche avec le calme d'un esprit observateur, dégagé de tout système ; mais ces causes, il n'appartient pas à la médecine seule de les combattre ; le traitement moral est quelquefois plus efficace que les secours de l'art. Alors que les documens et les prescriptionsde la science n'ont point d'application, la morale et la philantropie offrent au médecin des moyens dont son cœur peut seul diriger l'emploi. Etre médecin n'est donc point assez auprès d'un fou ; il faut être par caractère disposé à cette douce bienveillance qui, ne se démentant jamais, inspire et fixe la confiance du malade et l'amène à faire sans effort ce qui convient à son état.

Je connais toutes les difficultés de la tâche que je m'impose, et je l'entreprends avec la

confiance que rien de ce qui pourra m'aider à la remplir ne sera négligé par moi. Celui qui se consacre à la direction d'un pareil établissement doit être à la fois le médecin, l'infirmier, l'ami, le consolateur, le confident de ses malades. Toujours au milieu d'eux, les observant, les dirigeant, épiant leurs dispositions secrettes, il doit mettre à profit toutes les circonstances, toutes les actions, tous les mouvemens qui, quoiqu'en apparence indifférens, décèlent aux yeux de l'observateur éclairé des causes profondément cachées.

Le médecin que ces pénibles devoirs n'effrayeront pas, trouvera bien dans ses dispositions à les remplir l'espérance encourageante d'obtenir quelques succès ; mais, il faut oser le dire, ses efforts seront vains et son dévouement stérile, s'il n'a pas fait une étude profonde des lois par lesquelles la nature soumet tous les êtres à l'action de quelques causes générales en petit nombre ; s'il méconnaît l'influence qu'exercent sur chacun d'eux les corps environnans, et celle qui s'établit réciproquement entre toutes les parties constituantes d'un même corps ; les relations secrètes des

organes, et le mode particulier de correspondance d'après lequel ils agissent les uns sur les autres, et chacun d'eux sur le corps entier; si enfin l'observation des faits et ses méditations n'ont pas découvert à ses yeux les phénomènes cachés de cette correspondance.

Le traitement suivi dans l'établissement que je viens de former offrira, je l'espère, la preuve que ces considérations ne sont pas vaines, et je suis fondé à croire que les résultats que j'en obtiendrai contribueront à établir une doctrine dont j'ai puisé les principes dans l'étude des phénomènes que présente l'ouverture des cadavres, dans mes propres expériences, et dans la longue observation des maniaques.

Pour éviter aux personnes qui m'honoreront de leur confiance un déplacement qui serait inutile, si elles arrivaient chez moi au moment où les devoirs de mon état m'en auraient fait sortir, je les invite à m'informer à l'avance, par écrit, du jour où j'aurai l'honneur de les recevoir.

Je prie aussi ceux qui m'adresseront des consultations, de les faire écrire, autant que possible, par une personne de l'art. Il est essentiel que les symptômes sous lesquels la

maladie se manifeste soient développés avec précision, et d'une manière qui permette de connaître le véritable état du malade.

Dans l'un et l'autre cas, les lettres qui me seront adressées doivent être affranchies.

PROST,

Docteur en médecine, à Montmartre, maison des Rochers.

DEUXIÈME COUP-D'OEIL SUR LA FOLIE.

Voir et réfléchir sont les seuls moyens de parvenir à la connaissance de la nature dans toutes les sciences qui ont pour objet la recherche des phénomènes qu'elle présente. Plus on avance dans l'investigation des causes qui les produisent, et plus on est obligé de reconnaître qu'*un petit nombre de lois règle tout; que quelques moyens simples produisent tous les effets; que dans la santé comme dans les maladies, tout se rapporte à quelques vérités fondamentales, à quelques lois primitives qui doivent être la source de toutes nos théories, le pivot de toutes nos doctrines.*

Qu'a-t-on fait jusqu'ici pour arriver à la connaissance de la manie, ou plutôt à celle des causes qui développent et entretiennent cette maladie? Les faits, les mieux connus même, ont-ils suffi pour éclairer la doctrine médicale, et tracer une route dans laquelle le médecin ne puisse s'égarer?

Telles furent les premières questions que je me fis en me préparant à l'étude des affections nerveuses en général et de la manie en particulier. En examinant ces deux questions, je fus frappé de l'incohérence des faits remarqués et de celle des idées qu'on en avait prises. En poursuivant mes recherches, je crus apercevoir une multitude de choses échappées à la légèreté avec laquelle on procède trop communément à l'ouverture des cadavres, et je ne tardai pas à me convaincre

qu'on ne devait espérer aucune amélioration dans le traitement de la manie et des affections nerveuses, tant que les véritables causes de ces maladies resteraient cachées sous un voile que l'amour-propre et l'entêtement de la routine ne permettaient pas de soulever. Fort de la conviction acquise dans l'observation des maniaques, et par l'ouverture d'un grand nombre de cadavres, je manifestai des idées nouvelles. Les oppositions s'élevèrent, j'y répondis par des faits : je ne convainquis point les personnes intéressées à écarter toutes les idées qui ne sortent pas de leur tête ; mais j'éveillai l'attention des hommes instruits et disposés à observer avec bonne foi et sans prévention; leurs suffrages honorables furent la première récompense de mes travaux, ils ont soutenu mon zèle et encouragé mes efforts : je leur offre ici le tribut de ma reconnaissance.

Dussé-je revenir sur ce que j'ai déjà dit ailleurs, je crois qu'il n'est pas hors de propos de commencer cet ouvrage par des considérations générales et succinctes qui éclaireront le sujet particulier sur lequel je cherche à répandre quelque lumière.

Notre corps et un composé d'organes différens qui agissent ensemble, les uns par les autres, pour un but commun et par une cause générale. Il existe en nous une telle liaison dans nos mouvemens, une telle harmonie, qu'il n'y a pas une opération qui ne tende à en provoquer une ou plusieurs autres. Mille causes concourent en même tems à faire varier la même fonction, laquelle peut encore varier de mille autres manières : la cause produit l'effet, et l'effet devient cause : c'est ainsi, par exemple, qu'un appétit quelconque fait couler des fluides dont l'effet est d'exciter, de diminuer, de modifier cet appétit. Le goût

provoque la salive, la salive provoque d'autres excrétions : ainsi se lient nos fonctions, des moindres aux plus grandes, chacune d'elles influe sur le tout; ce sont autant d'espèces de commotions qui se communiquent à tous les corps qui concourent à notre structure. Un grand point pour faire des progrès dans la physiologie et dans la médecine, c'est de saisir la chaîne de ces relations. Il suffit de réfléchir, de raisonner un peu pour avoir la conviction que cette chaîne doit être l'objet principal des recherches, et des méditations de celui qui veut connaître l'homme sain, comme de celui qui cherche à savoir en quoi consiste le trouble principal qui donne lieu à une maladie.

Ou je me trompe fort, ou cette proposition, intelligible à tout le monde, ne peut trouver de contradicteurs. Dès-lors il est absolument prouvé que les premiers pas à faire dans la recherche des troubles qui provoquent le délire, doivent être dirigés dans le sens suivant lequel nos organes agissent les uns sur les autres. En supposant la folie un état différent de l'état naturel (supposition fort simple), nous devons être persuadés que pour juger l'un, il faut connaître l'autre : or c'est par l'étude de l'ordre qui règne en nous pendant la santé, que nous devons commencer l'étude de la manie.

Qu'a-t-on fait au premier âge de la médecine pour savoir en quoi consistent les causes organiques de la folie ? On a dit : ce désordre est celui du cerveau; donc c'est le cerveau qui en est le siége; dès-lors la tête est devenue l'objet de tous les regards, de toutes les recherches. A-t-on aperçu quelque particularité dans le crâne, dans les méninges, dans la substance cérébrale, aussitôt on en a fait une cause de folie; cela était tout simple, puisque malgré toute

l'attention avec laquelle on inspectait cette région; on ne découvrait rien autre de particulier. Combien n'a-t-il pas fallu de tems à ceux qui, dans toutes sortes de maladies, n'étendaient point leurs recherches à tous les organes, pour découvrir que ce qu'ils prenaient pour des choses particulières à cette maladie se manifestait dans tous les états de la vie! Combien d'erreurs on eût évitées, si étudiant l'économie animale avec un esprit plus philosophique, d'après des observations plus exactes et mieux dirigées, on eût dit: « le sujet qui nous occupe est un » composé d'un nombre considérable de corps qui » agissent les uns sur les autres et se provoquent » d'une extrémité à l'autre; » si on eût observé les douleurs de tête, les troubles de l'esprit qui accompagnent si souvent une mauvaise digestion; les relations qui ont lieu entre l'organe de la pensée et ceux de la génération, la peau, le goût et tant d'autres; si on eût un peu remarqué les sympathies réciproques des organes soumis à la volonté entre eux, et avec les organes qui agissent sans le concours de l'entendement?

Au lieu de s'appliquer à la recherche des causes de l'ignorance dans laquelle on est resté relativement à la manie, on a copié ce qui avait été dit; et quoiqu'environné de motifs, certes bien propres à faire sortir les médecins de cet engourdissement héréditaire, on les a négligés au point de n'en tirer presque aucun parti.

Le fait le plus constant aujourd'hui parmi ceux qui ont voulu connaître les causes de la folie, c'est que les dispositions particulières du crâne et certaines petites affections du cerveau ou des méninges, auxquelles beaucoup de personnes ont attribué cette maladie, ont souvent lieu sans aucun trouble de

l'esprit, et que la plupart du tems on ne distingue aucun désordre dans toute la tête sur le cadavre des maniaques. Il n'en faut pas davantage sans doute pour faire penser que la manie peut bien être une affection sympathique, l'effet de quelque lésion éloignée de la tête. Que cette idée ne soit encore qu'un soupçon, quoiqu'il soit dû à une réflexion judicieuse; j'y consens; mais combien ce soupçon acquiert de probabilité à mesure qu'on examine cette foule de faits qui, chez l'homme vivant et sur le cadavre, viennent nous éclairer sur la dépendance sous laquelle le cerveau est placé, et combien de circonstances se réunissent pour lui donner le caractère d'une vérité.

Une des sympathies qui frappent le plus dans le jeu de nos organes, c'est celle du cerveau et des sens avec les organes glanduleux. Cette sympathie est si puissante qu'elle lie avec une grande force les opérations qu'on nomme organiques, vitales ou involontaires avec les opérations de l'esprit; et qu'elle met sous une dépendance réciproque, le cerveau, le foie, les testicules, la matrice, l'estomac, les intestins, tous les viscères enfin qui sont en partie composés de membranes, de glandes muqueuses, et l'organe de la pensée. Cette dépendance se manifeste par des effets tout à fait différens, en raison de ce que la lésion est particulière à la partie muqueuse ou à la partie séreuse de ces organes. C'est dans cette relation sympathique précisément que nous découvrons une partie des causes générales qui déterminent et entretiennent la folie. Aussi dirons-nous que la route la plus sûre pour arriver à la source de cette maladie, c'est de porter ses regards, dans l'état de santé, sur les relations réciproques des organes; c'est là que nous découvrirons les premiers rayons de

lumière qui peuvent éclairer ce sujet, et nous guider sûrement dans d'autres recherches.

Avons-nous du chagrin, du plaisir même, les larmes coulent : la salive, le lait, le sperme fluent et ont des caractères différens suivant les sensations et les passions. Le sperme séjourne-t-il dans ses réservoirs, la passion de l'amour s'éveille, et nous éprouvons des désirs qui seraient nuls sans l'action de ce fluide sur les vésicules et sur toute l'économie. Les passions paraissent donc essentiellement influencer et activer les sécrétions muqueuses, tandis que ces sécrétions provoquent les passions.

Cette correspondance, facile à démontrer pour certains organes, ne l'est point également pour quelques autres, tels que le pancréas et le foie; cependant nous savons que la bile coule dans des quantités différentes, que sa nature varie à l'infini, en raison de l'état de l'esprit. La tristesse, l'inquiétude, le chagrin, les travaux, les veilles prolongés déterminent un changement plus ou moins grand sur la sécrétion de cette liqueur : les troubles qu'elle éprouve deviennent des causes de maladie; ils donnent lieu à d'autres troubles qui en provoquent d'autres encore. Tous ces troubles sont certainement une suite des lois de notre organisation; on ne peut en assigner les causes sans une parfaite connaissance des fonctions et de la sympathie des organes pendant la santé. Que de maladies différentes résultent de cet ordre de lésions de nos fonctions! et comment séparer ces maladies de leur principe? comment les suivre jusqu'à leur source, si on ne connaît le jeu sympathique des diverses parties de notre corps?

N'ai-je pas raison, d'après tous ces faits, de dire que dans la recherche des causes de la manie, l'ouverture des cadavres, l'inspection même de tous les

organes, ne suffisent point à celui qui ne lie point aux faits que peut découvrir cet examen, la connaissance nécessaire des lois générales de la nature, et de la correspondance de nos organes? Pourquoi, dans la théorie de la manie, vouloir restreindre dans un espace aussi étroit que la tête, les résultats successifs d'un nombre plus ou moins considérable d'opérations dépendantes de l'harmonie même de toute la nature? Voyez ce qui se passe dans tous les âges, suivez les révolutions de l'économie animale, méditez un peu; méditez sur-tout, et bientôt vous découvrirez un champ vaste dont les limites ne se montrent point à votre œil surpris. Au lieu de cette stérilité qu'a toujours offerte l'inspection de la tête et du cerveau dans la manie, vous trouverez une multitude de faits qui s'expliquent les uns par les autres; et vous déplorerez les effets de cette longue ignorance et de cette routine opiniâtre, qui, fixant les regards et les recherches sur l'organe cérébral, les a trop long-tems détournés d'un des points les plus lumineux et les plus féconds en résultats : je veux dire la correspondance du cerveau avec les organes muqueux.

L'homme délire pour la première fois, à un âge avancé; il délire tout à coup, en un instant, sur un seul point; cela ne suffit-il pas pour indiquer une cause passagère, une cause différente de celles qu'on cherche dans le crâne; une cause enfin qui dépend des premiers caractères qu'acquiert le principe de vie à sa source?

Pourquoi la folie est-elle quelquefois intermittente, périodique? pourquoi revient-elle à la même saison? quels rapports y a-t-il donc entre notre machine et les révolutions de la terre? Soit que nous connaissions le mode de ces rapports; soit qu'ils res-

tent cachés sous un voile impénétrable, ils n'en existent pas moins : voilà un fait certain et assez positif pour nous prouver qu'il y a diverses causes à saisir, que ces causes tiennent aux lois de notre organisation, aux lois même de la nature entière; et que c'est dans ces lois que nous devons chercher les lumières principales qui pourront nous guider.

Oui, sans doute, osons le dire, on s'est trompé dans l'étude de la folie, dans celle de toute la médecine, dans celle de la physiologie, on s'est trompé toutes les fois qu'on n'a pas commencé cette étude par l'examen philosophique de toute la nature; toutes les fois qu'on ne s'est pas pénétré d'abord de cette vérité, que tout ce qui est dans le monde existe par une force, par un pouvoir, par un moyen absolus; qu'il y a rapport entre toutes les parties de l'univers, comme il y a rapport entre toutes les parties de notre corps. L'étendue de nos relations ne doit-elle pas être un des objets de la plus haute considération dans la recherche des causes qui produisent les divers états dont nous sommes susceptibles? Cependant il est hors de doute que cette cause, que nous pouvons appeler générale, est encore liée à d'autres causes qui sont particulières, puisque tous les hommes n'éprouvent pas également les mêmes influences, quoique placés dans des circonstances semblables.

Les organes volontaires sont quelquefois les premiers agens du trouble qui nous fait délirer; d'autres fois, c'est dans l'estomac et les intestins qu'agissent les premières causes de ce trouble. La lésion, la souffrance de toutes les parties du corps peuvent donner lieu au même effet. Mais, je le répète, quel que soit ce premier sujet, il n'est vraisemblablement qu'un anneau d'une chaîne qui suit la direction des sympathies naturelles à nos organes; et, dans tous les cas,

les causes de la folie doivent être cherchées dans celles qui mettent en mouvement les ressorts principaux de notre machine. Les causes sur lesquelles on s'arrête ordinairement le plus, ne sont que consécutives, ne forment qu'un point très-petit d'un espace très-étendu ; elles tiennent à un grand nombre de mouvemens divers.

Pour se convaincre de cette vérité, il suffit d'observer un instant ce qui se passe en nous dans des circonstances de même nature que celles qui précèdent si souvent la manie. Le désordre des facultés intellectuelles porte dans la région de l'estomac un changement tel qu'une sensation étrangère s'éveille dans cette région, les fonctions de la digestion sont ordinairement troublées ; une chaleur plus ou moins vive s'en dégage, les intestins se resserrent, leur spasme cause la constipation ; les urines deviennent plus rares et rougeâtres ; divers autres troubles, sans doute se mêlent à ceux-ci, mais restent voilés à nos sens ; néanmoins il appartient à l'œil attentif d'en découvrir, presque toujours quelques-uns, que ne voient pas ceux qui traitent tout avec légéreté. Ces symptômes divers font reconnaître des troubles qui se suivent et semblent dépendre les uns des autres. Ce n'est pas qu'il soit toujours possible d'en démontrer rigoureusement la succession, ni de dire exactement quels sont ceux de ces troubles qui ont précédé les autres; souvent même il semble que le délire, que je crois presque toujours provenir de l'action immodérée des organes du ventre sur le cerveau, ait lieu sans qu'aucun trouble se soit manifesté dans la région abdominale; mais dans ces cas-là même, on ne pourrait pas affirmer que la lésion d'une de ces parties n'a pas précédé le désordre de l'esprit? Il faut convenir au moins que souvent on se

tromperait, puisque lors même que rien n'a annoncé cette marche dans les troubles de l'économie, ces lésions se rencontrent presque toujours sur les cadavres.

Je pense bien qu'on ne m'objectera pas que les cadavres de beaucoup de maniaques ont été ouverts sans qu'on ait reconnu ces lésions abdominales, car je répondrais : on ne les a point examinés avec cet esprit de doute qui est le premier pas vers la vérité; la plupart du tems même on n'a point ouvert les organes dans lesquels ont eût trouvé ces lésions.

Je ne dis pas que lorsque l'estomac, le foie, les intestins et les autres viscères muqueux du ventre sont lésés dans leurs fonctions, le délire a lieu, mais bien lorsque le mode de cette lésion est tel que la correspondance de ces viscères avec le cerveau est exaltée à un tel point, troublée de telle manière, que l'état particulier qui en résulte pour les uns et pour les autres de ces organes, les met, sous le rapport de leurs relations sympathiques, dans le cas de se déterminer réciproquement à agir très-particuliérement, à produire enfin les symptômes de la manie.

Cent maladies différentes peuvent avoir le même siége, sur-tout si ces maladies sont du genre de celles qu'on nomme nerveuses, lesquelles consistent principalement dans le trouble des propriétés et dans une sorte d'exaspération des attributs organiques des organes du ventre. La même lésion pourra donner lieu à autant de maladies que les organes pourront éprouver de variétés dans leur manière d'agir et de sentir. Ce qui arrive en ce cas peut être comparé à ce qui se passe chez un homme qui, d'abord faible parce qu'il a besoin d'alimens, mange, boit et recouvre ses forces; et qui, continuant de manger et de boire, s'affaiblit de nouveau, s'enivre, délire, tombe

et offre les dispositions les plus opposées à celles qu'il avait auparavant. Il en est encore ainsi des divers états de l'homme qui se met en colère ; ses forces se raniment dans cette action, elles augmentent à un point quelquefois extraordinaire ; et le changement qu'il éprouve produit souvent un véritable délire : il se passe dans les organes la même chose que dans la folie ; le foie, vivement ému par les passions, par les agitations de l'esprit, il survient un changement dans la sécrétion de la bile ; cette liqueur est plus abondante, son écoulement est accéléré, ses attributs sont différens.

La bile s'échauffe, dit fort bien le vulgaire ; une sorte de combustion s'en empare ; le feu qu'elle répand produit le même effet que le principe du vin quand il se dégage dans l'estomac ; il se mêle à toutes les humeurs, il se joint au principe de vie et en change bientôt l'action. Ce qui arrive chez l'homme dans cette circonstance peut être comparé à ce qui a lieu quand on frotte un plateau électrique ; tout l'appareil en communication se charge ; et chaque système se charge plus ou moins en raison des dispositions où il se trouve. La bile, le sperme étant comme l'*amalgame* qui favorise le dégagement du principe nerveux, les intestins, l'estomac, les vésicules séminales sont les premiers à sentir cette influence ; souvent il en résulte des lésions directes, des inflammations, des excoriations de ces viscères, une susceptibilité telle enfin de leur tunique interne, qu'ils portent sympathiquement le cerveau, les sens, les muscles volontaires à des actes plus ou moins immodérés.

Les principes émanés des liqueurs muqueuses, de la bile sur-tout, sont des réactifs qui se joignent au principe de la vie, du mouvement et du sentiment ;

ils troublent d'autant plus cet esprit qu'ils sont plus ardens. Le systême abdominal est une batterie dans laquelle s'accumulent ces fluides perturbateurs pour se porter de-là sur la tête.

Il faut avoir exécuté avec soin les ouvertures de cadavres, avoir examiné avec attention l'estomac et les intestins dans les maladies qu'on nomme en général nerveuses, pour se faire une idée des changemens dont est susceptible la bile dans les viscères de la digestion. Les anciens, moins anatomistes que nous, mais meilleurs observateurs, avaient bien remarqué que la bile varie sous l'empire des passions, et l'esprit sous le pouvoir de cette liqueur ; ils la nommaient atrabile dans le cas de quelques déjections de matières noirâtres. *La bile vous a donc remués*, disaient-ils souvent à ceux qui étaient vivement agités ?

Voulons-nous nous satisfaire plus complètement sur ce sujet, c'est-à-dire sur les rapports qui ont lieu entre l'organe biliaire et celui de la pensée ? étendons nos recherches, nos observations, nos méditations ; observons l'homme dans tout le cours de la vie, et nous verrons que l'âge, que le tempérament, où l'organe biliaire, ainsi que toutes les glandes muqueuses, acquièrent et jouissent de quelque énergie, sont des époques remarquables par le ton que prend alors l'esprit, par l'ardeur des passions. La nature a voulu sans doute que les organes auxquels est confiée la sécrétion des liqueurs les plus énergiques, de celles qui répandent avec abondance les moyens du mouvement, fussent participans aux passions et adhérassent étroitement aux opérations de l'esprit, afin qu'il y eût accord entre la production des moyens utiles à l'exécution de ces opérations, et ces opérations elles-mêmes. C'est ainsi, par exemple, que les passions, qui supposent de grands mouvemens,

se font particuliérement sentir sur le foie et les organes génitaux, chargés de sécréter des liqueurs de la plus grande importance pour tous ces mouvemens; tout le prouve, même la nullité, au moral comme au physique, de l'homme auquel on a enlevé les organes reproducteurs, ainsi que l'activité du jeune homme qui commence à être animé par la force spermatique. On peut citer de même l'ardeur de tout le corps quand les organes génitaux sont particuliérement stimulés, et la prostration générale qui succède à l'éjaculation. Combien d'autres preuves nous pourrions donner pour faire voir que ce n'est pas seulement dans la manie que les organes du ventre jouent un rôle principal sur les facultés de l'entendement et de la volonté, et sur les passions, mais que le trouble que portent les organes dans la tête est une suite des lois de l'organisation animale. Quel n'est pas en effet l'affaissement ou le désordre des idées quand la digestion est pénible, au moment où l'émétique tourmente l'estomac? Les migraines ne sont-elles pas toujours d'une manière plus ou moins sensible produites par un trouble de la digestion? et puisqu'enfin en tant de circontances l'ouverture des cadavres prouve que l'estomac est lésé sans qu'aucun symptôme l'ait positivement annoncé, pourquoi cela n'aurait-il pas lieu en bien des cas où nous ne soupçonnons pas même cette cause, ainsi que le démontreront quelques observations que je vais rapporter?

Le sujet qui nous occupe ici n'est donc pas un fait particulier, mais un point de doctrine de la plus haute importance concernant la physiologie; il s'agit de découvrir et de démontrer, par tout ce que peut nous fournir l'observation, la correspondance qui existe entre les viscères du ventre et la tête, entre les or-

ganes intellectuels et volontaires, et ceux de la région épigastrique. Ce sujet, déjà approché de tant de manières, doit aujourd'hui comprendre tous les faits qui peuvent l'éclairer ; nous devons en faire un article essentiel de la science de l'homme, et le discuter à la fois comme anatomistes, comme médecins, comme physiologistes. Ce n'est point ici cependant que je chercherai à entreprendre cette discussion ; je me bornerai à présenter des faits essentiels, la marche principale des correspondances, et à donner les résultats généraux que pourrait amener une dissertation assez étendue pour comprendre tout ce qui a rapport à ce sujet. Démontrer les lésions principales, la possibilité de ces lésions, leur existence même sans que souvent aucun signe apparent les annonce ; voilà notre but. Ce but intéresse tellement l'humanité et la science, que nous osons espérer qu'il fixera bientôt l'attention des médecins et de tous ceux qui se livrent à l'étude de la nature. Le public, déjà frappé par la multiplicité des faits qui sont à sa portée, devance par son jugement celui qui ne doit résulter que d'un examen approfondi.

Le parti que j'ai pris de répandre, à différentes époques, des écrits qui attirent l'attention sur l'ordre sympathique de nos organes, m'a mis dans le cas de recevoir quelques questions qui me prouvent chaque jour combien de médecins sont encore loin de ce que l'expérience déjà acquise nous met dans le cas d'expliquer. L'observation citée dans mon Premier Coup-d'œil (1) d'une femme qui a cessé d'être

(1) *Coup-d'œil physiologique sur la Folie, etc.* — Brochure in-8°. — Prix, 60 c., et 70 c. franc de port. — A Paris, chez *D. Colas*, imprimeur-libraire, rue du Vieux-Colombier, N° 26, faubourg Saint-Germain.

folle après avoir rendu un ver solitaire, a donné lieu à des objections qui en sont une preuve. Voici une des questions auxquelles cette observation a donné sujet: Est-ce la frayeur qui a fait naître le ver?—Deux faits vont me servir pour répondre à cette demande. Un homme condamné à mort, et subitement affecté de convulsions dans lesquelles il mourut, fut ouvert peu de tems après; je trouvai dans quelques parties des intestins des matières très-liquides d'un vert foncé; le cœcum en présentait sur-tout une grande quantité. Je fus fort surpris de voir que dans ces viscères, où je trouvai un grand nombre de vers ascarides et trichurides, il y eût des excoriations encore sanglantes, des points enflammés là où étaient les matières vertes, desquelles s'étaient retirés tous les vers, tandis que j'en trouvai beaucoup dans les matières qui avaient une couleur différente.

M. *A*..... m'a rapporté, il y a quelque tems, qu'un de ses proches parens, pour lequel il venait me consulter, par suite d'une frayeur était devenu épileptique. Les accès, m'a-t-il dit, ont sur-tout lieu quand la lune est nouvelle, et souvent sont précédés de vomissement de matières vertes. Un jour le malade ayant vomi un flocon de matières où l'on croyait voir quelque corps en mouvement, M. *A*..... l'examina au microscope et y distingua de très-petits corps qui s'agitaient, lesquels il prit pour de petits vers.

Si l'on joint à cette observation celles qui sont rapportées par divers auteurs, une qui vient de m'être communiquée de Nantes par un mémoire, et plusieurs autres qui me sont propres, lesquelles portent que des affections vermineuses se sont fait sentir ou se manifestent à des époques déterminées du cours de la lune, avec des symptômes nerveux; si on médite sur ces observations et sur celles que

j'ai citées dans mon premiér ouvrage (2), et qu'on lie ces faits à tous ceux qui indiquent la correspondance des organes entre eux, on sera sans doute conduit à penser que 1°. les affections violentes de l'âme portent un changement plus ou moins grand dans la nature de la bile; 2°. que ce changement est une cause d'irritation pour l'estomac et les intestins; 3°. que les vers, irrités par cette liqueur, cherchant à se retirer, à la fuir, s'attachent ou peuvent s'attacher à l'organe qui les contient; qu'ils irritent cet organe, le lacèrent et concourent à produire les symptômes violens qui succèdent souvent à la frayeur; 4°. que si aucune cause ne venait irriter ces animaux, ils continueraient comme auparavant à vivre paisibles; 5°. que les causes qui troublent l'organe biliaire pourraient bien donner lieu à la procréation des vers; 6°. que la susceptibilité exaltée des organes abdominaux peut les rendre plus sensibles aux influences lunaires; 7°. que les vers semblent agités en quelques cas par ces influences; 8°. que malgré l'obscurité fréquente des symptômes qui indiquent que les organes du ventre prennent une grande part aux maladies nerveuses, continues, périodiques ou intermittentes, ces organes semblent cependant former un des anneaux principaux de la chaîne que suivent les causes de ces maladies; 9°. que ces causes sont en grand nombre, les unes en nous et les autres dehors de nous; 10°. que les plus importantes consistent dans le trouble survenu dans l'harmonie du jeu de nos organes, et dans notre

---

(2) *Médecine éclairée par l'observation et l'ouverture des corps.* — Deux vol. in-8°. — Prix, 10 fr., et 12 fr. 50 c. franc de port par la poste. — A Paris, chez *D. Colas*, impr.-libr., rue du Vieux-Colombier, N° 26, faubourg Saint-Germain.

manière de correspondre avec tout ce qui nous environne.

Pour prouver par divers faits la théorie que je viens de présenter, je vais rapporter quelques observations prises parmi celles qu'on m'a communiquées depuis quelque tems.

Première observation.

J'ai lu avec d'autant plus de plaisir votre coup d'œil, sûr la folie, m'écrivait M. *Bleynie*, jeune médecin, qui depuis plus de six ans est attaché à l'Hospice des aliénés de Charenton, que j'y ai lu en peu de mots ce que je trouve tous les jours sur les cadavres. En voici une preuve nouvelle.

Aujourd'hui....... MM. *Deguise*, *Royer-Collard* et moi, avons ouvert le corps de...... Cette femme fut conduite dans cet hospice, il y a environ deux mois pour cause de manie. Aucun des remèdes qu'on lui a administrés n'a pu calmer un vomissement de matières noirâtres qu'elle éprouvait depuis lors, ni diminuer sa violente agitation. Avant-hier enfin elle succomba sans avoir éprouvé de soulagement; à l'ouverture de son cadavre, nous n'avons pu découvrir aucun signe de lésion dans le crâne, le cerveau et la poitrine. L'estomac contenait beaucoup de matières semblables à celles qui chaque jour étaient rendues par le vomissement; l'ouverture du pylore était très-étroite, et cette partie de l'estomac était dure comme les squirrhes; le premier intestin paraissait affecté intérieurement; le foie, très-volumineux; la vésicule du fiel fort distendue par une bile épaisse et noirâtre, ainsi que par 96 calculs de forme exagone et du volume d'un grain de faîne environ. La rate était volumineuse....

Deuxième observation, par le même médecin.

L'importance qu'attachait le bon M. *Gastaldy* à l'observation suivante, recueillie sous ses yeux, me détermine à la joindre à quelques autres du même genre que je vous envoie.

Un homme placé dans cette maison pour y être traité d'une folie continuelle et même furieuse, prit un grand nombre de remèdes, fit usage des bains et des douches sans aucun succès ; le défaut de résultats favorables nous avait même décidés à suspendre tous ces moyens. Un jour M. *Gastaldy* et moi, faisant la visite, nous fumes frappés de voir un ver lombric appliqué contre un mur avec des excrémens que ce malade y avait jetés. Éclairé par cet événement, notre respectable médecin en chef fut d'avis d'administrer les anti-vermineux ; la saillie des muscles de la face, la dilatation des pupiles, l'habitude de cet homme de mâcher de la paille, la petitesse et le resserrement du pouls, signes qui peuvent suggérer l'idée qu'une maladie est compliquée d'affections vermineuses, nous déterminèrent à ce moyen. A des doses ordinaires, les anti-vermineux ne parurent produire aucun effet ; mais à des doses plus considérables, ils furent suivis de l'émission de quelques vers lombrics par l'anus. Ce traitement continué pendant quelque tems fut couronné par la guérison, qui se soutint de telle manière qu'après un mois d'épreuve, cet homme rentra dans sa famille et reprit son commerce de marchand fruitier. Dix mois se passèrent dans le calme le plus parfait ; mais à cette époque, on vit reparaitre l'état de folie, ce qui obligea les parens de cet homme

à le conduire de nouveau à Charenton. En vain on employa dans cette circonstance les anti-vermineux, et même à haute dose : la manie persévéra jusques à la mort, dont l'époque a été très-rapprochée. L'ouverture du cadavre ne nous fit découvrir aucune lésion dans toute la tête ; nous ne vîmes rien de particulier dans la poitrine; mais nous fumes très-surpris en visitant l'intestin cœcum de trouver un ver lombric fort long, engagé dans son appendice dont l'extrémité était excoriée.

Troisième observation, par le même.

Le 8 Août 1805, on reçut à l'hospice de Charenton, le nommé D***, affecté de symptômes d'hypochondrie et de manie; il éprouvait très-fréquemment des mouvemens convulsifs de la face et des autres parties du corps : quelques purgatifs donnés les premiers jours produisirent un peu de calme. On administra les bains et les douches sans remarquer aucun effet; ce qui nous porta à les discontinuer, d'autant plus que la saison n'était point favorable. Les préparations antimoniales employées ensuite n'agissant pas mieux, on les cessa aussi. L'appétit extrêmement irrégulier; la maigreur fit des progrès, et dans la nuit du 17 au 18 janvier la mort mit fin à ce triste état. En procédant avec soin à l'ouverture du corps, nous ne distinguâmes rien de particulier dans les régions supérieures au diaphragme; l'estomac et les intestins, de couleur naturelle à leur surface extérieure, étaient dilatés par beaucoup de matières et par des gaz; les gros intestins, surtout, étaient tellement gorgés de ces matières, que le cœcum avait été entrainé par son volume dans le petit bassin qu'il remplissait; les matières qu'il

contenait se montraient parsemées d'une quantité considérable de vers ascarides ; un grand nombre de ces insectes était fourré dans les villosités de la tunique muqueuse, de telle manière qu'on avait peine à les en détacher avec le scalpel.

Quatrième observation, par le même.

M. N***, d'un tempérament bilieux et sanguin, entraîné par un désir insatiable d'augmenter encore une fortune qui eût pu faire le bonheur de beaucoup de gens raisonnables, livrait son esprit à des spéculations continuelles : sa raison le quitta si bien qu'il devint tout à fait fou; devenu tel au milieu des gens qu'on dit sages, il recouvra le bon sens parmi les insensés de Charenton. Rentré dans le monde il oublia les sages leçons qu'on entend chez les maniaques, par lesquelles on seconde si bien leur guérison, qu'il est souvent si difficile de leur faire comprendre, et dont s'acquitte si bien le respectable directeur de cette maison, M. *Decoulmiers*, enfin notre ambitieux n'avait qu'un pas à faire pour rentrer dans l'état d'où M. *Decoulmiers* l'avait arraché : ce pas fut fait. Malgré sa démence, ce malade demanda lui-même à être conduit de nouveau à Charenton. Les délayans et les purgatifs furent suivis d'un calme de peu de durée, et les accès devinrent si violens, que dans une chûte que fit cet homme en délire, il se fractura le col du fémur. Cet accident ne diminua point la maladie et la mort en fut promptement la suite.

A l'ouverture du cadavre, le cerveau nous parut sain, l'une de ses enveloppes nous sembla seulement un peu plus épaisse sur un point; le crâne n'avait rien d'extraordinaire : mêmes dispositions pour tous

les viscères de la poitrine; l'estomac était intérieurement enduit d'une couche de mucosité épaisse, tenace et noire; en enlevant cette couche nous découvrîmes, et sur-tout vers le grand cul-de-sac, des lésions assez graves. La même chose avait lieu sur plusieurs points de la surface muqueuse des intestins; le cœcum était gorgé de matières dans lesquelles on voyait beaucoup de vers trichurides; la vésicule du fiel était distendue par une abondante quantité de bile; la vessie et les uretères considérablement dilatés par l'urine dont l'issue semblait avoir été empêchée par la compression qu'exerçait le rectum gorgé de matières sur la prostate et le col de la vessie.

Cinquième observation.

On lit dans le Journal de Médecine (volume 5, pag. 232), qu'une jeune fille de Langres fut attaquée tout-à-coup de symptômes très-surprenans d'histérie, de danse de Saint-Guy, de manie et de convulsions. M. *Robert*, médecin en chef des hospices de cette ville, et auteur de cette observation, appelé au secours de cette malade, employa divers remèdes, qui n'arrêtèrent point le cours de cette affection; un bol composé de trente grains de séné en poudre, de six grains de diagrède, de six grains de jalap et de huit grains de muriate mercuriel doux, produisit de copieuses évacuations, et celle sur-tout de plusieurs petits vers ronds et courts. Le muriate de mercure doux continué pendant quelques jours et des lavemens anthelmintiques, firent encore rendre un grand nombre de vers ascarides, et la malade guérit parfaitement.

Sixième observation.

L'AUTEUR de l'observation précédente, en me communiquant la satisfaction avec laquelle il a lu le *Coup d'œil physiologique sur la folie*, m'annonce qu'il traite une jeune Dame qui depuis un an est dans un état d'histérie, de manie, parfois d'hypochondrie très-particulier. *Plusieurs fois*, m'écrit ce praticien, *je lui ai administré les anthelmintiques avec succès, et je suis parvenu à lui faire rendre par les selles des strongles et des portions de tœnia; aussi espèré-je d'heureux résultats de ce traitement.* M. *Robert* est un de ceux qui ont reconnu par la pratique et l'observation exacte le pouvoir éminent des viscères du ventre dans beaucoup d'affections compliquées de désordres des opérations de l'esprit; observateur zélé et judicieux, il sera sans doute un de ceux qui arracheront les médecins à l'ignorance sur ce sujet.

Septième observation.

LE docteur *Ginet*, mon ami, homme d'une grande modestie, et doué d'un esprit très-sain, qui exerce la médecine à Lyon, s'exprime ainsi dans une lettre qu'il m'a adressée depuis peu : « Je partage avec plusieurs de nos confrères de cette ville, avec lesquels nous avons parlé de tes écrits, les idées que tu viens de manifester dans ton *Coup d'œil sur la folie.* Tu vas au fait, sans suivre les traces de ces médecins qui n'ont d'autre mérite que d'avoir décrit quelques espèces de maladie; je vois avec plaisir que tu rends beaucoup aux fluides, et que, tout en appelant l'attention sur la part que prennent souvent les vers aux maladies nerveuses, tu ne donnes pas cette cause pour la seule de la folie, quoique

j'aye par devers moi plusieurs faits qui me convainquent du besoin de ne jamais perdre de vue cette grande cause. Voici un de ces faits, il est très-récent. Une fille de 30 ans fortement constituée, d'un tempérament bilieux, était sujette à de violentes migraines, qui duraient trois et quatre jours, et à des symptômes histériques très particuliers, qui constrastaient avec sa forte constitution; une infinité de remèdes tant émétiques, purgatifs qu'anti-spasmodiques lui avaient été donnés sans succès; enfin méditant sur tes observations et sur celles qui me sont particulières, j'eus recours aux vermifuges; pendant leur administration la malade rendit beaucoup de vers; depuis lors elle a repris sa santé naturelle, et ne se plaint d'aucun trouble. MM. les docteurs *Petetin* et *Parat*, dit encore M. *Ginet*, particuliérement ce dernier, m'ont communiqué des faits qui tendent parfaitement à justifier les vues que tu as manifestées sur ce sujet, et je pense qu'il t'est facile d'accumuler des preuves de ta doctrine, soit en rapprochant les observations qu'on trouve dans les livres, soit en recueillant celles des praticiens qui ne publient point les faits qui leur sont propres.

Huitième observation, par M. Bleynie.

M. *G****, sexagénaire, avait un caractère violent, une imagination ardente, et malgré son âge se livrait à des travaux de l'esprit et du corps très-fatigans. Tout-à-coup frappé d'un délire très-fort, il fut le second jour de sa maladie conduit à l'hospice de Charenton, c'était le 12 Frimaire an XIV; il était tellement furieux à cette époque, qu'il se jeta sur les infirmiers pour les mordre et les déchirer. Dix jours se passèrent dans le même état; survint le dévoie-

ment et un peu de calme, mais ce calme fut de peu de durée, car au bout de trois jours ce malade succomba dans de violentes convulsions. Voici ce que nous remarquâmes à l'ouverture du cadavre : absolument rien dans toute la tête ni dans la poitrine; l'estomac et les intestins, vus extérieurement, ne semblaient point altérés, leur couleur même était très-pâle; cependant le premier de ces viscères offrait presque dans toute l'étendue de sa surface interne des points noirâtres, et à sa grande courbure, près son cul-de-sac, une rougeur inflammatoire avec excoriation de la largeur d'un écu de 6 fr. avec un grand épaississement de la tunique muqueuse. On trouvait des altérations de la même nature dans les intestins; l'iléon sur-tout présentait des taches si rouges, qu'on eût cru qu'elles étaient le résultat de l'injection du sang le plus vermeil; on trouvait beaucoup de matières encore solides dans ces organes. La vésicule du fiel contenait beaucoup de bile, très-épaisse et fort noire.

Neuvième Observation, par M. Bleynie.

Le nommé *C****, d'un tempérament bilieux, n'avait éprouvé d'autre maladie qu'une fièvre bilieuse. Surpris de coliques, il refusa tous remèdes; les coliques persévérèrent avec constipation et nullité presque continuelle d'appétit; la peau devenait jaune et le caractère farouche; sans aucun sujet connu, il cherchait querelle à ceux qui l'environnaient; tout l'ennuyait; sa femme, avec laquelle il vivait en paix depuis un grand nombre d'années, qui n'était plus jeune, et qui ne lui fournissait aucun sujet de plainte, fut par lui accusée d'infidélité; la cruelle jalousie s'alluma dans son esprit; enfin, cet état de

manie augmenta à un tel point, il devint si méchant, si furieux qu'on fut contraint de le conduire à Charenton pour y être traité. La première nuit de son séjour dans cet hospice il fut très-agité et se fit plusieurs contusions, en cherchant, disait-il, à éviter son sort fatal, qui était d'*être plongé dans le fleuve du Styx, comme le fut Achille par sa mère Thétis.* Le lendemain ce malade fut saigné et mis aux boissons adoucissantes; deux jours après on l'émétisa, puis on lui fit passer deux purgations; les évacuations furent très-abondantes; le calme se rétablit, et notre malade, ne pensant plus à la jalousie, reprit son caractère naturel et sortit guéri en continuant l'usage des délayans qu'on lui avait prescrit afin de prévenir de nouveaux désordres.

Il me serait facile de citer un nombre bien plus considérable d'observations du même genre, soit de gens morts dans la manie, soit de gens guéris par des traitemens spécialement dirigés sur les organes du ventre. Un précieux manuscrit déposé dans les mains de la Société de l'Ecole de Médecine de Paris, après la mort de M. *Fortassin*, qui en est l'auteur, et qui a succombé au moment le plus important de ses travaux, contient une foule de faits de même espèce, qui tous constatent l'influence que peuvent exercer les viscères du ventre sur l'organe de la pensée, et apprennent souvent que les maladies les plus étonnantes ont eu pour cause des vers dans l'estomac et les intestins. Ce manuscrit, dont MM. *Cuvier* et *Laenec* ont été chargés de rendre compte à la Société de Médecine, m'a été communiqué, et j'en ai recueilli quelques observations très-remarquables, parmi lesquelles sont les suivantes. — Un homme qui souffrait cruellement de douleurs de dents très-opiniâtres

depuis deux semaines, rendit beaucoup de vers ascarides et fut guéri.— Plusieurs faits confirment l'avis d'*Hippocrate* et de *Van-Swieten*, touchant les troubles que causent les vers, le soir, dans certaines phases de la lune, et l'automne sur-tout. On y trouve cette phrase : Il ne s'est pas montré, a dit *Pechlinus*, de genre de maladie si extraordinaire et si terrible qui ne puisse être suscitée par les vers ; aussi a-t-on souvent accusé de sortilége, de possédé du démon ceux qui étaient en proie à ces êtres.... *Vandenborch* dit qu'un adolescent de seize ans, vigoureux, avait une teigne qui occupait tout le cuir chevelu ; ses parens lui firent pendant très-long-tems employer les remèdes les plus accrédités sans succès ; il survint une éruption psorique. Ces deux maladies ne cessèrent que quand quelques lombrics furent bannis du tube intestinal. —Une fille de onze ans tomba dans une léthargie qui lui fut funeste, après 40 heures. On ne trouva pas d'état maladif du cerveau ; il y avait douze petits vers oblongs conglobés dans l'intestin grêle enflammé.— Un enfant était paralytique, et éprouvait les sensations les plus douloureuses au moindre mouvement qu'on lui donnait ; l'usage des anthelmintiques continué long-tems, le délivra de beaucoup de vers et de sa maladie.— *Hoffman* rapporte l'histoire d'un écolier qui éprouvait des symptômes nerveux très-variés et aussi violens ; les antispasmodiques furent inutiles ; enfin les vermifuges employés, il rendit beaucoup de lombrics et guérit.— Un enfant de 15 mois, à peine sévré, eut un premier accès d'épilepsie, la fièvre et la diarrhée pendant quelque tems ; au mois de Mai, exposé à un vent très-froid, après avoir mangé des gâteaux sucrés, il fut saisi d'un tremblement universel qui ne cessa pas même pendant le sommeil ; le côté gauche en était plus affecté

que le droit ; il y avait soif, chaleur, dégoût des alimens et d'autres symptômes plus graves. Les vomitifs, les tempérans, les cathartiques furent inutiles. Les anthelmintiques employés, un lombric fut évacué, et au 14e jour le malade guérit.—*Schaffer* parle d'une fille de treize ans, qui affectée de catalepsie, fit usage de beaucoup d'alexipharmaques, vomit un ver et guérit.—*Swieten* dit qu'une femme remuant des marrons, qu'elle faisait cuire dans une poêle, resta cataleptique tout-à-coup ; elle vomit, en la présence de ce médecin, deux vers, et bientôt après reprit son travail. — *Heister* rapporte qu'une demoiselle adulte, morte dans le tétanos, ayant été ouverte, on trouva des vers dans l'estomac, dont l'ouverture supérieure était corrodée et sanguinolente.—*Barrière, Laurent* et plusieurs autres auteurs rapportent des faits de cette nature sur différens sujets, dans des âges différens, et après des circonstances très-variées.—*Wegelin* donne une observation qui semble comprendre toutes les précédentes ; c'est-à-dire celle d'une fille de treize ans, qui éprouvait des convulsions, des symptômes de tétanos, d'épilepsie, de danse de Saint-Wit, de manie ; les purgatifs parurent augmenter le mal, les anthelmintiques furent même souvent sans succès ; les eaux de Niédenbron, le sulfate de magnésie dans une infusion de rhubarbe, continués pendant quelque tems, la malade rendit beaucoup de lombrics dont quelques-uns en vie. Les mêmes remèdes continués, l'évacuation des vers se soutint, et la malade guérit parfaitement. Un enfant de sept ans, privé tout-à-coup de la vue et de tous les autres sens, resta dans un état de stupeur et prêt à expirer : il rejeta deux lombrics et guérit en peu de jours. — *Bérenger* parle d'un enfant qui, vers le déclin de la lune, avait une difficulté de parler ; il rendit deux

lombrics et tout rentra dans l'ordre. — *Alexandre Bénédictus* rapporte qu'une fille de la famille de *Cornélie*, en Crète, fut muette pendant huit jours; elle rendit quarante vers contournés dans des excrémens, et reprit son état naturel. Une femme éprouva pendant deux ans de violentes convulsions de la tête et des membres: elle faisait des contorsions horribles, des gestes effrayans et scandaleux, on la disait ensorcelée; peu de tems avant de mourir elle rendit par la bouche trois lombrics; à l'ouverture de son corps on trouva les intestins plus ou moins altérés dans leur face interne; ils logeaient des lombrics et beaucoup de matières muqueuses et fécales.

—M. *Fortassin* rapporte encore un très-grand nombre d'observations du genre de celles-ci, qui toutes tendent à démontrer le pouvoir éminent des organes du ventre sur tous les autres, et le besoin de diriger ses regards et les moyens curatoires sur ces organes dans toutes les maladies. Ces faits divers auraient dû, depuis long-tems dessiller les yeux des physiologistes, et saisis par une main vigoureuse, sage et adroite, former une masse imposante sur laquelle on eût pu fonder une doctrine lumineuse, et toujours salutaire; mais il n'en a pas été encore ainsi; quoique chaque jour on joigne des faits à d'autres faits, on ne va pas au-delà pour les résultats qu'on peut en tirer.

M. *Bayle*, homme d'un mérite distingué, méditant sur le succès des évacuans dans la colique métallique, les a employés dans la colique histérique avec des avantages qui lui en font prévoir de nouveaux. D'autres médecins, frappés de l'utilité de l'émétique en beaucoup de cas, et de celui des évacuans sagement administrés, bien choisis, convenablement dosés, donnés à propos dans des affections nerveuses, con-

courent par des observations de cette nature, à multiplier les faits qui tendent au but que je viens d'indiquer concernant l'ordre sympathique de nos organes. C'est après avoir médité sur ces faits divers, après les avoir rapprochés, que j'ai manifesté les vues que présentent mes divers ouvrages sur l'influence de l'estomac et des intestins. Ces vues, qui parurent exagérées au premier moment où je les présentai, prennent dans l'expérience, dans le raisonnement et dans leur rapprochement avec les pensées de quelques hommes de génie, un caractère chaque jour mieux prononcé et plus démontré; elles prêtent à plusieurs points de la médecine un appui énergique, et répandent dans toutes les branches de la science de l'homme, c'est-à-dire de la physiologie générale, une clarté qui concourt sans cesse à nous faire éviter ou franchir de grands obstacles.

Revenons actuellement au sujet particulier de cet ouvrage, qui est la recherche des causes directes de la folie. Lorsque nous annonçons, lorsque nous démontrons même que la lésion des organes muqueux de la digestion, comme l'estomac et les intestins, peut donner lieu au délire comme à une foule d'autres désordres des fonctions naturelles, peut-on supposer qu'il suffit d'agir sur ces organes pour guérir la manie? doit-on croire qu'on guérira toujours cette maladie en agissant seulement sur les viscères de la digestion? peut-on même penser qu'il suffira toujours de porter des remèdes dans ces viscères pour guérir les insensés, et que les lésions organiques restent circonscrites dans ces mêmes viscères?

Non sans doute; les vues que nous avons présentées sur les relations sympathiques de nos organes entre eux, sur leur commerce avec tout ce qui nous environne; la connaissance des troubles organiques que

peut faire naître le désordre sympathique d'une fonction, suffisent déjà pour faire porter un jugement différent. Il faut, dans l'état de maladie comme dans celui de santé, ne jamais perdre de vue les lois établies par la nature : le mal, comme le remède, peut être un moyen sympathique. Seulement on doit poser en principe, que dans tous les cas, le siége des troubles essentiels doit fixer une grande attention; tant qu'on peut agir directement sur ce point, il faut le faire; il faut combattre là les causes qu'on peut y attaquer plus positivement; il faut sur-tout agir sur ces viscères, quand tout remède appliqué sur d'autres ne parviendrait point, ou parviendrait trop lentement, au but qu'on doit se proposer d'après les causes connues de la manie. Mais dès que toutes les parties de notre corps correspondent entre elles, dès que par un organe on peut agir sur un autre, pourquoi négliger cette puissante ressource ? les sens, l'entendement, quand il reste encore assez libre pour percevoir les sensations, l'excitation de la peau, les divers moyens qu'on peut administrer sur cet organe, doivent également être mis à contribution. C'est ici le cas de faire sentir combien il importe que le médecin soit physiologiste et instruit dans les sciences naturelles, s'il veut tirer un parti avantageux de la masse des faits qui tendent à l'éclairer sur la sympathie de nos organes. Ce n'est qu'en face du malade, et pour le moment présent, que le médecin le plus exercé peut exactement déterminer ce qui convient à chaque maniaque : Tout ouvrage fait sur ce sujet ne peut devenir avantageux qu'en répandant de grandes vues, des principes généraux. Il y a mille particularités, mille circonstances qui peuvent apporter des modifications dans le même remède ; le tempérament,

l'âge, le sexe, le lieu, toutes les circonstances enfin qui peuvent provoquer quelque changement, doivent être pour le médecin des sujets d'après lesquels il réglera sa conduite. L'indocilité des malades, leur obstination fréquente à refuser remèdes et alimens, et tant d'obstacles divers, sont des difficultés qu'il faut combattre d'une manière différente, suivant l'état des caprices de chaque maniaque.

On peut diviser en deux points essentiels le traitement de la manie; l'un est la partie physique de ce traitement, l'autre la partie morale. Dans le premier cas, il faut se proposer ce qu'on doit chercher à exécuter dans le second, savoir : de changer la susceptibilité de l'estomac, des autres viscères du ventre, et celle du cerveau et des autres organes volontaires; les évacuans, les anti-vermineux doivent former un des points capitaux de cette branche; mais en ce cas encore on est obligé d'employer des remèdes qui peuvent nuire autant qu'ils peuvent être favorables; qui nuiront s'ils ne sont environnés de précautions qui obvient à l'irritation qu'ils tendent à développer; qui seront favorables dans le cas contraire. Il est hors de doute que si on pouvait évacuer l'estomac et les intestins; que si on pouvait combattre les vers sans irriter les parties sur lesquelles sont dirigés les remèdes, le traitement de la manie serait bien plus facile. En général il faut des évacuans très-actifs pour opérer suffisamment sur les viscères de la digestion, et si on ne sait saisir le degré convenable des remèdes, on peut par leur moyen faire beaucoup de mal, irriter trop souvent, ou pas assez pour favoriser les évacuations. Irriter trop tout-à-coup, c'est augmenter l'agitation. Combien il importe donc que le médecin ait de l'expérience, de la prudence et de grandes connais-

sances sur les lois de toute l'économie, s'il veut exécuter un traitement sage dans la manie; souvent il doit ne pas craindre de porter les évacuans à de hautes doses, quoiqu'il en résulte pour le moment un accroissement dans les symptômes; mais en ce cas l'homme éclairé alliera à propos les boissons tempérantes et mucilagineuses, les lavemens calmans, la saignée, les bains tièdes, les pédiluves et parfois les vésicaus. La saignée, indiquée toutes les fois qu'il y a pléthore, devra être faite avec ménagement en cas contraire. Le bain froid, les douches, souvent funestes chez les sujets vigoureux, souvent causes d'apoplexie en répercutant le sang sur les organes profonds, ne devront être employés après la saignée que lorsqu'on ne craint point cet accident; sur des sujets affaiblis, de simples immersions dans l'eau froide; voilà à quoi doivent se réduire ces moyens. Les frictions sur la peau, l'exercice au grand air, dans un lieu bien sec ne seront peut-être jamais suivis d'accident, mais, encore une fois, ces procédés, ainsi que tous autres, seront accompagnés d'un succès d'autant plus grand, que leur action sera portée au degré convenable. Les meilleurs remèdes sont funestes quand ils sont mal administrés, et à des doses immodérées. Les vésicatoires, les sétons, indispensables peut-être quand il faut fixer sur la peau une cause ambulante, nuiront lorsque leur irritation, inutile d'abord, sera portée au point d'augmenter encore l'irritabilité des parties profondes par l'action sympathique des systêmes généraux.

Le second point du traitement de la manie, si vanté de nos jours, est une partie bien délicate, souvent impraticable, parce que les sensations ne sont plus possibles. Ce moyen est quelquefois suivi d'avantages étonnans. Son utilité, quand il est appli-

cable, est telle que je crois même que dans des cas où les vers jouent un grand rôle pour la production des symptômes maniaques, le traitement moral peut être fort utile pour arrèter l'action funeste de ces animaux. La raison en est simple; en effet, si les vers ne tourmentent que parce qu'ils sont eux-mêmes tourmentés par des humeurs trop âcres; si ces humeurs sont telles par suite du pouvoir du moral sur les organes muqueux, pourquoi en agissant sympathiquement sur ces organes, en portant les forces intellectuelles à agir doucement sur le foie et sur la bile, et cette liqueur devenant moins irritante, les vers alors rendus à leur tranquillité naturelle ne cesseraient-ils pas de tourmenter les organes où ils vivent? Comment concevoir autrement l'invasion d'une affection nerveuse, entretenue par les vers à la suite d'une sensation triste et violente, et la cessation de cette maladie dès que les vers sont détruits ou rendus à la tranquillité? c'est toujours en vertu des mêmes lois que le désordre survient et que l'ordre se rétablit. Mais ce point du traitement de la folie, qui n'est qu'une conséquence de la correspondance des divers organes, demande tant de qualités rares de la part de celui qui en est chargé, exige la connaissance de l'esprit et du cœur humain à un si haut degré, demande un caractère si ferme si doux, si patient, si froid, qu'il est, et sera toujours une branche de la médecine mal remplie. Croit-on qu'une *voix de tonnerre*, qu'un physique effrayant soient des moyens si puissans, lorsque celui qui peut en faire usage n'a pas les autres qualités qui rendent celle-ci nécessaire? ressource souvent stérile et de laquelle on ferait inutilement un grand éloge. Le traitement moral d'ailleurs n'est pas applicable à diverses espèces de manie, et pour

en tirer avantage, il faut savoir le mettre à la portée du malade, en ne frappant ses sens et son esprit que par des procédés et un langage qu'il sente et qui l'émeuvent convenablement. Parmi les divers mémoires sur lesquels j'ai été appelé à donner mon avis depuis quelque tems, plusieurs concernent de grands personnages de l'Espagne et de l'Allemagne; j'ai été surpris de voir constamment les médecins prescrire d'environner ces malheureux de valets, tandis qu'il faudrait les entourer d'amis, de gens instruits, gais, aimables et philosophes sans austérité; il faut un caractère bien décidé à celui qui veut diriger un maniaque; mais il ne faut aucune sorte de dureté. Le grand point c'est de parvenir jusqu'à la confiance de son malade, de lui faire désirer des procédés doux et de le porter à redouter les procédés qui sont différens. Comment un ignorant, parce qu'il a une voix forte, peut-il atteindre ce but?

Je me résume. Pour traiter avec méthode et avec avantage la folie, il faut suivre la marche qu'a suivie la nature pour produire cette maladie, en agissant d'une manière tout-à-fait différente; recourir à tous les moyens sympathiques par lesquels on peut parvenir à ramener le calme dans les organes irrités, et la modération partout où l'équilibre est rompu; changer les qualités des humeurs, en favoriser le cours, en diminuer la quantité, et principalement porter son attention sur l'irritabilité des organes du ventre. Peut-être bientôt plus instruits sur les choses particulières qui concernent le principe de vie, relativement à son cours au-dedans et au-dehors de nous, trouverons-nous des moyens seulement soupçonnés par des gens qui cherchent la vérité par-tout où elle habite, pour seconder ces premiers remèdes par des mouvemens sympathiques. Jusques-là, suivons une marche

rigoureuse, imitons sans cesse, sans cesse observons la nature, travaillons à calmer les organes digestifs, génitaux, et si nous sommes assez bien guidés pour parvenir aux causes qui tourmentent ces organes, et par eux les sens, le cerveau, tout le système moteur; nous parviendrons souvent à guérir une maladie qui condamne chaque jour un grand nombre de malheureux à vivre dans des cachots, rejetés de la société.

Ce n'est point un espoir téméraire, une promesse sans fondement que nous venons faire aujourd'hui aux familles qui comptent des aliénés parmi leurs membres, en leur annonçant qu'un grand nombre des fous qui vit ignoré dans de sombres retraites peut être rendu à la société, mais c'est par expérience et d'après le raisonnement le mieux fondé, que nous encourageons les médecins et les parens des malades à faire de nouvelles tentatives pour la guérison, lors même qu'on l'aurait déjà tentée pendant long-tems, sans avoir suivi la marche que nous conseillons dans le traitement de la manie. On ne réussira vraisemblablement pas toujours, mais souvent on aura du succès en suivant une telle marche dans les cas où des méthodes irréfléchies et bannales auraient été infructueuses. Que le médecin n'adopte aucune méthode exclusive, s'il veut parvenir souvent au but qu'il doit se proposer; qu'au contraire il sache adroitement combiner tous les moyens usités, vantés, et même ceux qu'on a abandonnés, parce que, mal administrés, on a eu à s'en plaindre.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

COUP-D'OEIL PHYSIOLOGIQUE SUR LA FOLIE, *ou* Réflexions et Recherches analytiques sur les causes qui disposent à cette maladie, et sur celles qui la déterminent et qui l'entretiennent ; suivies des diverses méthodes qu'il faut employer dans son traitement en raison de ces causes. Ce sujet est traité sous des points de vue nouveaux : c'est une exposition succincte de faits déjà connus, et de faits découverts depuis peu sur les cadavres, particuliérement dans les viscères du ventre où l'on trouve les causes essentielles de cette maladie. — Brochure in-8°. — Prix, 60 c., et 70 c. franc de port.

MÉDECINE ÉCLAIRÉE PAR L'OBSERVATION ET L'OUVERTURE DES CORPS. — Deux gros vol. in-8°. — Prix, 10 fr., et 12 fr. 50 c. franc de port.

ESSAI PHYSIOLOGIQUE SUR LA SENSIBILITÉ. — Un vol. in-8°. — Prix, 3 fr. 50 c., et 4 fr. franc de port.

Ces divers Ouvrages se trouvent aux mêmes adresses que celui-ci.

TROISIÈME COUP-D'OEIL

SUR

LA FOLIE.

Se trouve aux adresses suivantes :

D. COLAS, Imprimeur-Libraire, rue du Vieux-Colombier, N° 26, faubourg Saint-Germain ;

CROULLEBOIS, Libraire, rue des Mathurins ;

GABON, Libraire, place de l'École de Médecine ;

CROCHART, Libraire, rue de l'Ecole de Médecine, près la rue de la Harpe.

Et se trouve aussi chez l'Auteur à Montmartre, en sa maison de santé.

OUVRAGES DU MÊME, AUX MÊMES ADRESSES :

Médecine éclairée par l'observation et l'ouverture des corps. — Deux vol in-8°. — Prix, 10 fr., et 13 fr. franc de port.

Essai physiologique sur la sensibilité. — Un vol. in-8°. — Prix, 3 fr. 50 c., et 4 fr. 50 c. franc de port.

Premier Coup-d'œil sur la Folie, etc. — Brochure in-8°. — Prix, 1 fr., et 1 fr. 10 c. franc de port.

Deuxième Coup-d'œil sur la Folie, etc. — Même format. — Prix, 1 fr. 50 c., et 1 fr. 65 c. franc de port.

TROISIÈME COUP-D'OEIL
SUR LA FOLIE,

OU

EXPOSÉ DES CAUSES

ESSENTIELLES

DE CETTE MALADIE;

SUIVI DE L'INDICATION DE DIVERS PROCÉDÉS DE GUÉRISON.

PAR P.-A. PROST,

Docteur en Médecine ; de la Société de Médecine de Paris ; de celles de Médecine et d'Agriculture de Lyon, etc.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE D. COLAS,

Rue du Vieux-Colombier, N° 26, faub. St.-Germain.

1807.

PLUSIEURS Journaux viennent de rendre compte du *deuxième Coup-d'œil sur la Folie*. Chaque écrivain en a parlé suivant ses dispositions particulières. Cela est tout naturel dans une matière qui semble en opposition avec les idées généralement admises, quoique dans le fond elle ait pour base des faits anciens, des faits nouveaux, des opinions d'un grand poids, mais méconnus ou trop négligés. Des hommes dont le jugement est respecté en public, et dont l'approbation est un titre flatteur, ont applaudi à cet ouvrage, l'ont jugé utile à l'art et à la science. Le sentiment d'un vieux praticien qui a, pendant trente ans au moins, été attaché à des hospices d'aliénés, le respectable docteur *Gastaldy*, a été confirmé par de vieux praticiens. Le sujet a été examiné de sang froid par d'autres personnes instruites, et présenté sous son vrai jour, comme un point de doctrine qui mérite une grande attention, et qui repose sur un grand nombre de faits.

Parmi les articles rédigés dans le calme de l'impartialité, en ont paru deux autres qui sont tellement ressemblans, qu'il est impossible de ne pas y reconnaître le même auteur,

le même sentiment. M. *Royer Collard*, professeur de sixième jusqu'au commencement de la révolution, et qui maintenant partage avec le docteur *Deguise* les fonctions que remplissait, il y a deux ans, le docteur *Gastaldy*, défunt, est signataire de l'un de ces articles, où les personnalités et les injures s'allient avec des idées de physiologie en contradiction avec tous les auteurs qui ont écrit sur cette science. Néanmoins cet article ne pouvant recevoir tout le fiel qui chargeait la plume de l'écrivain, on est parvenu à en faire recevoir un autre, en deux pièces fort longues, dans le Journal de l'Empire. C'est là que M. *R.* s'en est donné à son aise, caché sous la lettre *B*. Mêmes phrases, même besoin de se déchaîner contre deux personnes qui ont parlé de lui sans l'encenser, qui ont montré une peine égale de voir qu'un hospice, où l'art et la science devraient s'enrichir des pertes de l'humanité, (car on y a des sujets nombreux d'ouvrir des cadavres, avantage plus rare sous M. *G.....*,) restait inutile. Ces deux articles, dictés par la passion la plus malveillante, renferment les injures les plus grossières et les expositions les plus fausses. On m'y reproche *d'être un docteur de quelques jours :* cependant M. *R.* était encore dans sa chaire de sixième, que déjà j'avais terminé mes études en médecine, et

que j'étais appelé à exercer dans l'un des grands hôpitaux de l'Empire. Il m'accuse de m'être approprié les pensées des anciens, tandis que je ne cesse de dire que nous avons des pas rétrogrades à faire, et que les anciens ont eu sur la folie des vues plus exactes que les nôtres. Il me reproche d'avoir réuni au système muqueux les glandes salivaires, quoique je n'aye suivi que la méthode de tous les auteurs, etc. Il joint à cela la décomposition de toutes mes idées, prétend que j'ai placé les les causes de la folie *exclusivement* dans le ventre, quoique je me sois assez clairement expliqué pour qu'on n'ait pas même pu concevoir cette idée.

Eh quoi ! ce Mr. *B.* n'a pas craint de me forcer à rassembler toutes les preuves qui justifient ce que j'ai avancé? Il n'a pas vu que sa pratique irrégulière et funeste devenait un puissant argument en faveur des vues que j'ai manifestées sur le défaut de bases pour le traitement de la folie. Il aurait pu reconnaître, à ma réserve, que je cherchais à dissimuler la peine qu'on éprouve en voyant une marche aussi incertaine.

Que signifient ces remèdes donnés à tout un rang de malades? Quel but se propose-t-on en prescrivant à un grand nombre, tantôt une chose, tantôt une autre, et toujours indistinc-

tement? Par respect pour notre art, je m'étais interdit de citer de telles inepties. Tous ceux qui sont à portée de connaître les motifs sur lesquels reposent mes reproches, se convaincront de la nécessité, sur laquelle j'insiste, de prendre une route plus sûre et mieux éclairée. En attendant, j'abandonne ce sujet pour reprendre le cours de mes recherches sur les causes des affections mentales.

TROISIÈME COUP-D'OEIL SUR LA FOLIE.

Si je me suis livré plus particuliérement à l'étude des maladies nerveuses, ç'a été sans en avoir eu le projet ; les faits seuls, et le besoin de donner de l'attention à l'une des branches les plus importantes de la médecine, m'ont entraîné dans cette carrière. J'ouvrais indistinctement les cadavres de gens morts pendant le cours de toutes les maladies que j'observais dans un grand hôpital, lorsque je fus frappé des lésions qu'on découvre fréquemment dans les intestins et dans l'estomac, quand les fonctions du cerveau ont été spécialement troublées. Aucun motif de trouver des preuves d'une pensée, d'une opinion ne me pressait. Je voulais m'instruire sur tout ce qui a rapport à un art dont je m'occupe depuis plus de vingt ans. Ce n'est point dans les livres seulement, ce n'est point avec les yeux des autres que j'ai cherché mon instruction. La Nature, les choses elles-mêmes, sont les seuls objets qui ont fixé mon attention et ma pensée. Je l'ai déjà dit, voir et réfléchir m'ont toujours paru les opérations les plus essentielles de l'homme.

Au premier âge de la médecine, on étudia l'homme plus dans ses dispositions extérieures que dans sa structure intérieure. Puis se livrant plus particuliérement à l'examen de ses organes, on

tomba, par prudence, dans un autre défaut; on ne vit souvent que les parenchymes organiques, tandis que le mécanisme des organes ne fut point assez observé.

On a d'abord cru, et ce fut par prévention sans doute, que la tête est le siége des causes de l'aliénation mentale. Cette erreur ayant été reconnue, on a rapporté à l'ame cette affection. Cela est plus commode au moins, car on n'est tenu à aucune preuve en faveur de cette opinion; et quelle que soit son invraisemblance, comme elle peut séduire, elle a dû trouver des croyans.

C'est aux méthodes analytiques et synthétiques qu'il était réservé de donner à cette branche de la médecine une marche plus sûre. Cette opinion est devenue le régulateur de ma conduite. Recueillir des faits, rapprocher ceux qui sont analogues, lier entre eux ceux qui ont quelques rapports; voilà tout mon travail. Je ne me suis point borné à la sphère étroite dont on ne s'écarte point ordinairement, mais j'ai embrassé un vaste horizon. J'ai suivi la folie dans ses divers états; puis m'attachant aux dispositions qui ont le plus de rapport avec cette maladie, je me suis trouvé entraîné dans un nouvel ordre de choses.

La folie n'est point toujours un accident subit; ce n'est point le trouble d'une seule partie; elle a des ramifications; elle dépend de beaucoup de choses; elle est, comme toutes les scènes qui se passent en nous, une suite de notre organisation ou du mécanisme qui s'opère dans nos organes. Le climat, le tempérament, l'âge, le lieu, sont autant de causes qui influent sur la production, sur le caractère de cette maladie. Ces causes forment une longue chaîne; elles s'entrelacent de mille manières; chacune cependant a un degré de force, un caractère particulier

qu'il importe de distinguer, si on veut porter quelque clarté dans l'étude des troubles de l'entendement.

Ce n'est point là où se manifeste le désordre que naissent ses premiers germes, ce n'est pas même là que se développent ses moyens principaux ; seulement ils s'y déploient ; ils y montrent leur caractère. On pourrait comparer les agens essentiels du délire à des matières inflammables qui se forment dans un lieu, et qui brûlent dans un autre. Certainement l'une et l'autre opération concourent au même but ; cependant elles ne se ressemblent point. Quelles que puissent être les dispositions du cerveau, son influence sur le délire, sa prédisposition à l'éprouver, ce désordre n'aura pas lieu si d'autres causes n'y concourent ; ce qui le prouve ce sont les rémissions, les intermittences, les périodes, les époques où se manifeste cette maladie.

Mes premiers pas dans cette carrière furent dirigés par les faits eux-mêmes. — J'ouvre des cadavres de personnes mortes dans le délire, et je suis frappé des changemens qu'éprouvent la bile, les intestins, l'estomac, et tous les organes de la digestion ; j'étends vainement mes recherches sur les autres organes, avec la plus scrupuleuse attention, sans y découvrir rien de bien remarquable. Plus je multiplie ces opérations, plus mon œil s'exerce, et plus je suis frappé de la fréquence de ces lésions. Rien au contraire du côté de la tête ne tend à jeter du jour sur ce sujet. — A quoi peuvent tenir ces troubles ? quel rôle jouent-ils ? voilà mes premières pensées. Je fais attention aux symptômes qui précèdent, à ceux qui accompagnent le délire, et je vois que les organes du ventre sont ordinairement affectés avant que l'entendement le soit positivement, et je reconnais que la plupart des crises nerveuses sont précédées par des mouve-

mens qui agitent la région de l'estomac. C'est dans cette région que ceux qui peuvent sentir leur mal le rapportent ordinairement. Les chaleurs, les spasmes, les tiraillemens qui se prononcent du côté de l'épigastre, la constipation ou les diarrhées, les déjections bilieuses, les troubles de l'appétit et de la digestion, étant les symptômes ordinaires qui frappent l'observateur, non-seulement dans le délire, mais dans toutes les affections qu'on nomme nerveuses, comment ne pas insister sur ces faits, ne pas chercher par tous les moyens possibles à découvrir ce qui peut leur donner lieu, et faire en sorte de distinguer ce qu'ils peuvent être relativement au trouble du cerveau ? Sont-ce là les causes des maladies nerveuses, en est-ce des effets ou bien des accessoires ? voilà les premières questions que je me suis présentées; Elles m'ont paru suggérées par la nature des faits, et je m'en suis occupé avec la sévère attention de me tenir en garde contre le pouvoir de l'imagination.

Quel est donc le pouvoir du foie, de la bile, de l'estomac, des intestins et de chaque organe du ventre dans le mécanisme de nos fonctions, pour que de tels troubles aient lieu quand les opérations de l'entendement sont en désordre ? Est-ce le cerveau qui agite et trouble le ventre ? Est-ce de cette région que partent les causes qui vont répandre la confusion et le désordre dans les facultés cérébrales ? Ces troubles dépendent-ils successivement les uns des autres ? Se grossissent-ils par l'influence réciproque des viscères abdominaux et des organes supérieurs ? telles sont les premières demandes, dont j'ai cherché la solution dans la nature, dans l'observation et la méditation. C'est ici que j'ai vivement senti le besoin de nous garantir de cette hardiesse téméraire qui nous rend si souvent les jouets de nos conjectures, et de

cette crainte pusillanime qui condamne l'homme à la nullité. Je me suis représenté ces qualités sublimes de l'homme pensant, qui permettent à son esprit de précéder souvent ses sens, qui l'introduisent dans des scènes que notre œil seul ne verrait point, qui lui découvrent des secrets qui n'en sont que pour le vulgaire qui ne pense, ne médite, ni ne raisonne. Dès-lors je n'ai vu aucune témérité à donner à mes sens et à mon esprit une action égale; les faits m'ont mis dans le cas d'arriver à d'autres faits, ceux-ci à de nouveaux. Tant que l'œil suffit, pourquoi ne pas l'exercer? mais s'il ne peut pénétrer, discerner certains objets sans assistance, pourquoi ne pas l'aider, par un raisonnement suggéré par les faits déjà examinés? Voilà ma pensée. Voilà ma conduite.

J'ai pris l'homme au berceau, je l'ai étudié dans le sein de sa mère; j'ai remarqué les organes qui se développent les premiers, ceux qui acquièrent le plus d'énergie; j'ai suivi les révolutions organiques qui se passent en nous depuis la naissance jusqu'à la décrépitude. Le tempérament m'a paru varier suivant l'âge, suivant le climat et en raison de beaucoup d'autres causes; j'ai cherché à connaître le pouvoir de ces causes diverses sur nos organes. Partout j'ai trouvé de grands rapports entre la structure et le mécanisme; j'ai vu de toute part l'esprit agir sur le corps, le corps faire varier les dispositions de l'esprit en raison des impressions diverses et des changemens dont il est susceptible. Une difficulté que j'ai eu à combattre et à laquelle tant de gens ne font aucune attention, c'est la prévention qui s'est insinuée sous tant de formes différentes en nous sur le jeu de notre machine. On nous a accoutumés à tenir tel langage, et nous voulons forcer la nature à plier ses opérations à ce langage; elle qui, étrangère

à toutes nos divisions de pensées, marche régulièrement suivant des lois immuables, qui sont aussi vieilles que le monde. Fort de cete idée, j'ai voulu ne devoir qu'à l'analyse les résultats que je pourrais obtenir, et l'analyse a été l'unique moyen auquel je me suis confié.

Le foie, le cerveau et le cœur, comme organes qui les premiers se développent en nous; le systême de la veine-porte, sous le rapport de l'intérêt qu'il a inspiré de tous les tems; les membranes, les glandes muqueuses et la peau, comme parties organiques qui jouissent des attributs les plus remarquables dans le mécanisme de la vie, et dans l'exécution des opérations intellectuelles, ont fixé mes premiers regards.

J'ai cru remarquer que toutes les fois que le systême lymphatique prédomine sur le systême glanduleux, les fonctions cérébrales sont faibles, tandis qu'elles se font remarquer lorsque le systême glanduleux et muqueux l'emporte sur le premier. L'enfance, où la lymphe est abondante; la puberté, où le systême muqueux acquiert l'énergie dont il est susceptible, m'ont également démontré cette première observation. C'est à la puberté qu'on voit la peau, les organes muqueux en général se développer en même tems que les facultés de l'esprit et les passions; les fonctions distinguées de l'entendement, presque nulles d'abord, ne sont bien prononcées qu'à cet âge; jusqu'à cette époque, on voit peu de maniaques, les maladies convulsives sont fréquentes, et leurs causes les plus communes sont les lésions que produisent les vers. Une grande révolution s'opère. L'accroissement en longueur cesse; l'embonpoint et la force deviennent les caractères essentiels de cet âge; les membres cessent de s'alonger pour grossir; le foie et tous les organes glanduleux et muqueux

prennent une énergie frappante : le ventre se développe, les organes génitaux s'animent, et l'homme moral offre autant de différence entre l'état où il se trouve alors et celui d'où il sort, que l'homme physique.

C'est donc à l'âge où les organes muqueux se montrent ce qu'ils n'ont pas été encore, que l'homme sensitif devient tout autre. Les passions se développent avec ces organes, et dès-lors il s'établit une véritable sympathie, une influence réciproque entre les glandes muqueuses, les membranes sur lesquelles fluent leurs liqueurs, l'organe central de la volonté, autrement le cerveau, et les passions. Les tempéramens où le systême biliaire, celui de la digestion, ont le plus d'énergie, et sont doués d'une susceptibilité plus grande, sont aussi ceux dans lesquels les passions se font sentir avec plus de vivacité. Les passions l'emportent facilement alors sur la raison ; il semble que l'organe du jugement, de la volonté, devienne l'esclave d'un pouvoir nouveau. Je ne parle point encore de la folie telle qu'on la définit en médecine ; mais je demande si on ne voit pas à cette époque de la vie, les états les plus voisins de la démence se manifester et se moutrer d'autant plus fortement, que le tempérament se rapproche plus du type bilieux ? C'est dans les contrées méridionales, c'est dans l'été, où ce type est plus prononcé, que les passions et les écarts de l'esprit se rapprochent le plus facilement de la démence. Ce n'est point que je prétende que la cause de ces troubles soit un si grand mal, car je vois partout les extrêmes, voisins d'abord, puis se toucher ; et sans cette disposition de l'homme à s'écarter d'un état modéré, nous ne connaîtrions ni ces traits de lumière et de génie, ni ces actes de valeur et d'héroïsme qui sont le partage des tempéramens bilieux en général.

Ne perdez point de vue que je suis la Nature dans ses dispositions à produire le désordre de l'esprit, et que je n'essaye point ici de peindre l'homme et de faire remarquer la liaison de ses changemens organiques et des variations de son caractère sensitif et moral. Je veux démontrer seulement la correspondance sympathique des organes volontaires avec ceux qu'on nomme muqueux, et sur-tout avec le foie et les organes de la génération. Je cherche à prouver que la Nature ne va jamais par secousses, qu'elle lie les états les plus extraordinaires aux états ordinaires par des termes intermédiaires, en faisant dépendre les uns et les autres des mêmes lois. J'ai le projet, enfin, de démontrer que c'est dans le commerce sympathique des organes glanduleux et muqueux avec le cerveau, que se montrent les causes essentielles de la manie.

Si on ne recherche les causes du trouble de la raison que dans l'homme affecté du plus violent délire, on aura peine, sans doute, à les découvrir, on n'y parviendra pas même en beaucoup de cas, si ces recherches ne comprennent point l'homme physique et l'homme sensitif. Mais si on remonte à toutes les causes qui concourent au développement de cette maladie, on verra bientôt qu'il faut embrasser un horizon plus vaste que celui dans lequel on s'est renfermé jusqu'à ce jour. La liaison des révolutions des organes muqueux avec celles des organes volontaires, est un des premiers objets sur lesquels doivent s'attacher nos regards dans l'étude du délire.

C'est à la puberté, comme je viens de le dire, époque où les organes muqueux éprouvent une grande révolution, que ce trouble est facile et commun; il survient fréquemment dans la virilité, et accompagne souvent les lésions des organes de la

digestion et de la génération ; aussi je crois que c'est avoir parcouru un trajet important au but qu'on veut atteindre en étudiant l'aliénation mentale, que d'avoir distingué la liaison des révolutions des organes muqueux, digestifs et génitaux, avec les passions, avec les écarts de l'esprit, ainsi qu'avec les grandes dispositions dont nous sommes susceptibles.

Si on examine les hommes placés sur les diverses régions du globe, on est également frappé de la différence qu'il y a entre les passions, entre les attributs éminens de notre espèce suivant le tempérament, et de celle du tempérament suivant le climat. On ne découvre point autant de vivacité, de disposition aux talens, de génie, d'activité, de folies et de fous, chez les habitans du nord, où le tempérament bilieux n'est point dominant, que parmi les peuples du midi, chez qui le type bilieux est fortement prononcé. Plus on porte loin ces recherches, plus on s'en occupe, et moins on peut douter du grand ascendant qu'exerce l'organe biliaire sur le jeu de nos organes, et spécialement sur les organes qui sont les agens de l'esprit. Cependant quel que soit le jour que cette observation jette sur notre sujet, ce jour ne lui suffit pas : il faut aller plus avant, remarquer le pouvoir de l'esprit sur les organes muqueux, et suivre avec une égale attention les effets que produisent les sensations, les passions, les diverses opérations du cerveau sur les organes muqueux.

Il semble que chaque passion ait pour but une sécrétion muqueuse. Le plaisir et la peine ont chacun un but déterminé sur cette opération. Le plaisir favorise toutes les sécrétions, toutes les fonctions ; mais son action est particulière, suivant l'organe avec lequel il est en rapport : il faut qu'il soit bien immodéré pour devenir funeste. Le chagrin, la douleur

la contention de l'esprit, ont un effet tout contraire à celui du plaisir. L'organe qui s'y montre le plus sensible, c'est le foie, sous le rapport des changemens auxquels est exposée la bile. Il semble que cette liqueur acquiert des propriétés différentes en raison des divers états de l'ame. Sa fluidité, son passage dans l'estomac, sa combinaison avec les autres humeurs, son expansion dans les capillaires de la peau, semblent autant d'effets faciles sous le pouvoir des passions violentes. L'ictère, les vomissemens bilieux, les déjections bilieuses par l'anus, la teinte bilieuse des urines, sont souvent un effet subit de quelque vive émotion du cerveau. Aussi avons-nous autant de raisons pour dire que les organes chargés des fonctions de l'entendement sont sous l'empire du foie, que pour dire que ce viscère, comme organe sécréteur de la bile, est sous la domination du cerveau, sous l'empire des passions. N'importe sur lequel de ces systêmes s'opère un grand changement, bientôt il en survient un, plus ou moins proportionné à ce premier, dans l'autre systême. Cette correspondance et ses résultats sont tellement à la portée de tous les médecins, qu'il serait superflu ici de chercher à en donner des preuves.

Après avoir reconnu la grande intimité qui règne entre les révolutions du systême muqueux et celles du systême intellectuel, volontaire ou cérébral; cherchons actuellement à savoir ce qui se passe en nous dans ces divers systêmes avant et pendant le cours de la folie; et si ce sujet nous paraît plus difficile à observer, à distinguer que le précédent, cherchons-en la raison dans l'enfoncement du foie, de l'estomac, des intestins, de tout le systême abdominal et du cerveau. Cependant tâchons de découvrir des faits qui nous décèlent au moins la marche que suit la nature.

Si nous en croyons ce que nous dit le sens commun ou la simple raison, nous penserons que d'après cette correspondance sympathique, le trouble survenu dans l'un des deux grands systêmes dont nous venons de parler, par l'effet du pouvoir que l'autre a exercé sur lui, doit être une cause de trouble pour tous deux; car rien ne peut être particulier dans un tel état de choses. L'organe biliaire, et successivement tout autre organe muqueux, troublé par l'effet des sens et de l'esprit, devient cause de troubles, qui, à leur tour, se font sentir sur le cerveau et les sens. Le mal gagne, et s'accroît ainsi par sa propre force. Il fait plus, il se communique de proche en proche à toute l'économie. Cela ne peut aller autrement, puisque toutes les parties de notre corps sympathisent entre elles. Mais comme cette sympathie s'opère à des degrés bien différens, le mal gagne lentement certains systêmes, son expansion est rapide pour d'autres.

En suivant donc avec attention la succession des lésions, soit que des causes directes troublent d'abord l'organe biliaire, ou les autres viscères du systême digestif, soit que quelque vive émotion des sens et du cerveau, ou bien un travail de l'esprit trop attentif et sérieux, devienne le premier sujet de ce désordre, il en résulte ordinairement un développement dans la susceptibilité des organes abdominaux sur lesquels s'est passée la commotion, ou le premier ébranlement. La bile change de caractère, son rôle devient différent; plus épaisse, plus brune, plus abondante, et vraisemblablement plus irritante, elle agit d'une manière conforme à son nouvel état, sur tout ce qu'elle touche, sur les solides et sur les fluides, dans lesquels elle passe naturellement en prenant d'autres caractères: c'est au moins

ce que le raisonnement nous apprend. Quant à ce qui est à la portée de notre œil ; les symptômes bilieux, tels que l'amertume, la sécheresse, l'empâtement de la bouche, les déjections bilieuses par haut et par bas, les troubles de l'appétit, la constipation, l'ardeur des urines, la chaleur de la peau, qui caractérise ordinairement les affections causées par la bile, annoncent en ce cas les lésions abdominales. Il y a trop de correspondance entre les organes du ventre et le cerveau, pour que celui-ci reste passif ; aussi les douleurs de tête, l'éclat des yeux ou leur abattement, l'air hagard ou sombre, indiquent-ils bientôt que le mal se continue ; et que les systêmes abdominaux muqueux, et le cerveau, réagissent les uns sur les autres.

La sympathie ne cesse donc point de se manifester, mais il arrive, la plupart du tems, que faute d'y faire attention, les symptômes qui l'annoncent ne sont point observés. On a la longue habitude de tout rapporter au cerveau, et malgré le peu de succès des recherches faites sur la tête, on cède au pouvoir de l'habitude en tenant toujours le même langage.

Tels sont les moyens qui nous démontrent la correspondance des organes muqueux et du cerveau pendant la vie : on peut y joindre encore les troubles qui surviennent du côté du foie lorsque la tête a été blessée, ou lésée directement, et les succès des remèdes qui agissent spécialement sur les organes digestifs dans le traitement de la folie. Ces moyens divers, je les ai parcourus rapidement dans les deux coups-d'œil que je viens de publier. Il en est un autre sur lequel j'ai beaucoup insisté, ce sont les lésions qu'on remarque, en faisant l'ouverture des cadavres des maniaques, dans les viscères abdominaux. J'ai appelé une sérieuse et scrupuleuse attention sur

cet ordre de faits qui ont été précisément ceux qui m'ont porté aux recherches dont j'ai obtenu les résultats que je viens d'indiquer.

Avant que d'aller plus avant, je demande à toutes les personnes qui ont étudié l'homme dans ses divers états, si c'est dans l'imagination, ou dans la nature de nos organes et de leurs relations, qu'ont été puisés les faits que je viens d'exposer? La marche que j'ai suivie n'est-elle pas celle qui se présente naturellement? Me suis-je écarté de mon sujet pour l'avoir embrassé plus amplement? N'est-ce pas du concours des témoignages rationnels et des preuves irrévocables que peut naître la théorie la plus exacte, et qu'on peut déduire des méthodes pour le traitement des maniaques? Mais, dira-t-on, quel besoin d'avoir un exposé aussi étendu des causes de la folie? d'aller aussi loin en chercher les racines? Quel besoin! Ne suffit-il pas d'examiner la marche incertaine qu'on suit généralement dans le traitement de cette maladie, pour reconnaître la nécessité d'en éclairer le cours par le rapprochement de tous les faits qui y conduisent? Consultez le grand nombre des praticiens qui s'occupent de ce traitement, demandez-leur ce qu'ils se proposent par les moyens qu'ils emploient, quelles sont les lésions qu'ils veulent combattre, quel est le but qu'ils veulent atteindre; or si vous n'obtenez aucune réponse exacte sur les motifs qui peuvent faire varier le traitement; et si de l'exposé des causes que j'ai énoncées précédemment, et des diverses lésions qu'on découvre en suivant la marche que j'ai suivie, on peut tirer des méthodes raisonnées, confirmées par l'expérience et justifiées par ce que nous savons de plus certain du mécanisme de nos fonctions, ne convient-il pas de donner la préférence aux procédés qui sont raisonnés

plutôt qu'à ceux que dirige le hasard ? Ce second point va devenir l'objet d'un nouvel examen ; et comme il est le but auquel tendent toutes les observations que j'ai recueillies, je vais le joindre à la théorie que je donne de la marche que suivent les causes de cette maladie, pour servir de preuve de l'utilité de cette théorie.

Comment les anciens traitaient-ils la folie ? quels sont les remèdes qui, de tous tems, ont eu plus d'effet sur cette affection ? quels sont ceux qu'on vante encore aujourd'hui ? L'ellébore fut long-tems employé avec le plus grand succès. Que fait l'ellébore ? il évacue très-fortement. Si on consulte le grand nombre des observations données sur l'effet de ce remède, presque abandonné de nos jours, on voit que les médecins qui en tirèrent le plus d'avantages avaient une manière de le préparer et de l'administrer que nous ne connaissons pas. Ce n'est donc point au remède exclusivement, mais à la méthode suivant laquelle on le donnait, qu'il faut attribuer ses effets avantageux. Ici nous ne pouvons le considérer que comme évacuant. En abandonnant l'ellébore, on n'a point perdu de vue son action purgative ; et jusques à nos jours les purgatifs ont été donnés avec avantage, quelquefois avec défaveur. Les bains froids ont été préconisés, les bains tièdes l'ont été également, les antispasmodiques, les toniques, les relâchans, les émonctoires, le quinquina et l'opium ont été mis en usage. Mais ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'avec tous ces moyens on a guéri, et que souvent on n'en a obtenu aucun succès, et qu'on n'a déduit de leur effet aucune règle pour préférer tantôt l'un de ces remèdes, ou pour lui en substituer d'autres suivant les cas. Ce qui se passe encore aujourd'hui dans des maisons où sont rassemblés pour

y être traités beaucoup de maniaques, prouve ce que j'avance ; et lorsqu'on voudra être de bonne foi, on conviendra de ce fait que l'observation démontre à celui qui y prend garde. Que conclure de tout cela ? qu'il nous reste de grands pas à faire, que la route est difficile à trouver, difficile à tenir. J'en suis convaincu, et je ne viens point, comme des personnes malveillantes ont semblé vouloir le persuader, dire : l'obstacle est franchi, et c'est moi qui l'ai levé. Non, ce n'est pas là mon langage. Mais après m'être longtems occupé de ce sujet, après l'avoir examiné dans tous les points qu'il présente, après l'avoir médité profondément, je viens proposer des méthodes fondées sur les faits les plus nombreux, dirigées par un raisonnement tout entier appuyé sur ces faits.

Si j'ai remonté au premier âge de la vie et examiné nos organes dans leur jeu réciproque depuis l'enfance jusqu'à la décrépitude ; si j'ai insisté sur la correspondance des organes muqueux du ventre avec le cerveau, et fait voir que c'est dans les tempéramens, dans les climats, à l'âge où ces organes ont plus d'activité, sont plus irritables, que la folie est plus fréquente : ce n'est pas seulement comme naturaliste, mais comme praticien ; car c'est de ces faits principaux, c'est des circonstances qui accompagnent les variétés de cette maladie, c'est de l'expérience, que j'ai tiré les raisonnemens et les méthodes que je propose.

L'observation la plus exacte nous démontre que toutes les parties de notre corps communiquent entre elles ; mais chacune a ses relations plus intimes, en a de moins particulières et de générales. Cette corrélation décide des affections sympathiques ; elle offre au médecin des ressources infinies pour le traitement des maladies dont les causes principales sont profondes, dont le siége n'est point à la portée des

moyens qu'il met en usage. Ainsi, par exemple, dans la manie, en admettant, d'après ce que démontre l'observation, que les troubles essentiels qui entretiennent ceux du cerveau sont dans les organes muqueux de la digestion et de la génération, qu'ils consistent dans la lésion des fonctions du foie, dans celle des propriétés de l'estomac, des intestins, de la matrice, des vésicules séminales; on concevra la possibilité de détruire ces affections par des remèdes appliqués même sur la peau. Le bain tiède, comme le bain froid; le vésicatoire, comme les sangsues, portent leur action jusques sur les viscères les plus éloignés du point sur lesquels ils agissent directement. Aussi toute objection tendant à prouver que les causes principales d'une maladie ne sont pas là où on peut les guérir sans y appliquer de remède, est fausse.

On peut donc dans le traitement de la manie, comme dans celui de toute autre maladie, recourir en même tems à divers remèdes et se proposer toujours le même but. Le choix de ces remèdes est subordonné à une foule de circonstances qui font varier les indications. Je suppose que, quels qu'aient été les troubles premiers, le foie, l'estomac, les intestins sont gravement affectés, et je ne le suppose que parce que toutes les observations que j'ai présentées tendent à démontrer que ces viscères prennent part à tout ce qui se passe en nous d'une manière particulière, et que, quelles que soient les lésions qu'éprouvent les fonctions de la peau, celles des sens, celles du cerveau, les viscères de la digestion sont toujours appelés à y participer, et qu'ils ne peuvent être vivement troublés, l'être de certaine manière, sans que les organes volontaires y participent aussi. Eh bien ! par les remèdes même appliqués sur la peau, je dis qu'on peut combattre ces lésions lors même

qu'elles sont entretenues par la bile dépravée, par les autres liqueurs muqueuses dénaturées, par les vers, par toutes les matières qui, séjournant dans les viscères, les irritent. Sans remonter ici scrupuleusement à la source de ces lésions abdominales, je trouve qu'elles résultent, la plupart du tems, de l'action immodérée des organes volontaires, et qu'elles sont des effets de cette action.

Voulant donner une base au traitement de la manie, et établir une marche raisonnée qui règle le praticien dans les variétés de cette maladie, je commence par proposer la destruction des troubles du ventre, comme étant les plus sensibles qu'on aperçoive et l'évacuation des matières et des corps qui séjournent et irritent ces organes, parce qu'en tout état de choses, ils ne peuvent être que funestes.

Mais pour remplir cet objet suffit-il d'évacuer ? Faut-il le faire toujours ? Faut-il le faire de la même manière, ou bien varier les évacuans et en proportionner les doses à l'état des malades ? Ici se montre le besoin indispensable de raisonner, si on ne veut se livrer au redoutable hasard ou au funeste empyrisme ; qui donc doit régler, décider, si ce n'est une sage application de quelques grands principes tirés de l'expérience, si ce n'est l'expérience elle-même ?

Que veut-on faire en employant un émétique, un purgatif? évacuer les matières qui irritent les organes digestifs, pour soulager ces organes, pour les garantir contre les causes qui les fatiguent directement; cette intention est bonne, mais ces remèdes ont précisément l'effet qu'on veut empêcher ; ce sont des excitans, ils agissent comme irritans lorsqu'ils trouvent des organes très-susceptibles d'irritation ; cette seconde raison semble devoir les faire rejeter. Quel motif peut donc porter à les employer ? le besoin le

plus urgent, celui de chasser de l'estomac et des intestins les matières qui sont devenues des moyens constans de l'entretien du mal. Il faut donc considérer la nécessité de recourir aux évacuans comme une chose fâcheuse, mais comme une chose souvent indispensable. C'est un mal auquel il faut chercher à remédier, et qu'on ne doit pas craindre lorsque le cas est positif : il convient alors, pour remédier à l'irritation qu'entraînent soit les émétiques, soit les purgatifs, de recourir aux calmans pris intérieurement et extérieurement. On doit préparer les malades à ces remèdes, par des boissons mucilagineuses, par les lavemens émolliens, par les bains, par un régime adoucissant. L'époque la plus favorable pour les administrer est celle où l'agitation est la moindre, où les rémissions se prononcent. Enfin aussitôt l'effet des évacuans terminé, il convient de revenir aux moyens préalablement administrés dans l'intention de rappeler le calme. Si on ne porte pas les évacuans au degré de force qui convient à l'état particulier du malade, pour obtenir des déjections assez fortes, on n'a produit, par ces remèdes, qu'une irritation inutile pour la guérison, mais funeste pour la maladie qui peut fort bien être agravée par cette cause. Dans un cas contraire il arrive quelquefois que, pour obvier à cet inconvénient, on donne des émétiques trop violens, des purgations trop fortes, et qu'on détermine l'augmentation de tous les troubles, en accélérant même la mort du malade. Placé entre ces deux écueils le médecin n'a donc pour le garantir contre l'un et l'autre, que son jugement et l'expérience. Mais si aucune règle, si aucun raisonnement ne le guide, comment pourra-t-il choisir le meilleur parti dans une telle situation, et agir ? Eh bien ! loin de l'abandonner au hasard, les vues

que j'ai manifestées, les faits que j'ai présentés, et les conséquences que j'en ai tirées, inspireront en même tems au praticien, la modération, la confiance et la hardiesse dont il a besoin quand il y a indication d'agir avec certaine force. Pourquoi cela ? C'est parce qu'il raisonnera sur les inconvéniens et les avantages, et qu'il sera dans le cas de juger des uns et des autres jusqu'à certain point. Instruit qu'il y a des relations sympathiques très-intimes entre le cerveau et les organes digestifs, persuadé que ces derniers sont chez les maniaques dans un état d'irritation plus ou moins marqué; persuadé que le séjour des matières qui sont dans les viscères de la digestion ne peut qu'agraver le mal, et rendre ces viscères chaque jour plus irritables, le médecin se déterminera facilement aux évacuations; mais il ne négligera aucune précaution pour calmer l'irritation que causent les purgatifs. Cause ou effet, le trouble qui existe dans le ventre ne peut qu'augmenter celui du cerveau; cela suffit à tout homme de bon sens pour le porter à le combattre. Mais la persuasion qu'il aura d'agir sur des parties déjà trop irritables, le garantira contre les dangers que ne redoute point celui qui agit au hasard, ou sans un but bien déterminé.

Quel sens, quel esprit faut-il avoir pour rejeter ce langage et cette conduite? Que présente de téméraire l'un et l'autre? ne forment-ils pas ensemble le moyen le plus propre à guider avec prudence le médecin dans sa pratique? Je le demande ici, les définitions qu'on a données et les moyens qu'on a proposés, sont-ils propres à établir une méthode plus assurée que celle que je présente ?

Les vers, les dangers qu'ils causent, forment un des sujets sur lesquels j'ai insisté d'une manière toute particulière. J'ai rapporté un grand nombre d'exem-

ples où ces animaux ont donné lieu aux accidens les plus graves. On m'a accusé d'exagération, et je pense néanmoins, tout en chargeant mon tableau de couleurs vives pour le rendre plus apparent, ne pas avoir encore assez représenté le besoin de donner la plus forte attention à cette source d'affections nerveuses. Les motifs qui ont porté à accuser mes expositions sur ce sujet, sont les mêmes que ceux qui ont porté à rejeter mes vues sur le rôle que jouent dans la manie les organes abdominaux, le préjugé, le défaut de recherches sur les cadavres. C'est au nom de l'humanité, souvent victime de l'entêtement, que j'implore encore ici de nouveaux examens. Que l'envie cède la priorité à la nécessité, et je suis certain que beaucoup de gens se rangeront de mon côté. Quel que soit le nombre des faits que j'ai cités pour démontrer la gravité et la fréquence des maux que causent ces animaux, et pour faire voir que les organes du ventre sont plus souvent qu'on ne pense la source essentielle des désordres cérébraux, pour attirer enfin les regards du médecin sur le pouvoir de ces organes concernant le cerveau, je n'ai cependant rapproché qu'un petit nombre de ces faits, en comparaison de ceux qu'on trouve dans les ouvrages de médecine. On serait bien étonné, si on ouvrait avec soin tous les cadavres, si on examinait tous les organes, si on explorait constamment tous ceux qui sont la demeure habituelle des vers, des ravages qu'ils causent sur notre espèce. J'en appelle ici même à M. *Royer Collard*, médecin de l'hospice de Charenton. Pourquoi être si ardent quand il s'agit de déchirer un confrère, de nuire sous le ton de l'hypocrisie, sous le voile de l'anonyme, et assez négligent dans une place où l'on devrait être dévoué à l'instruction publique, pour ne pas s'y livrer aux recherches cadavériques dont la mort offre de si fré-

quens sujets? Je le demande à ce médecin, vit-on jamais plus de cadavres dans cet hôpital que depuis qu'il y est? en ouvrit-on jamais moins? Qu'il me réponde la main sur les registres de cet hospice et sur son scalpel. Quoiqu'il déclame contre M. *Bleynie*, parce qu'il n'a point eu l'attention de le citer, de le louanger, de lui fournir des matériaux, il n'en est pas moins vrai que ce jeune médecin, qui a six ans d'expérience de plus que lui dans la carrière qu'ils parcourent ensemble, est le seul, avec le docteur *Deguise*, qui dans cet hôpital ouvre les corps, et qu'il a plus fait pour son art, sous ce rapport, que M. *Royer Collard*. Au surplus M. *Bleynie* peut se consoler des sarcasmes de M. *Royer Collard* dans l'estime qu'avait pour lui M. *Gastaldy*, et dans la justice que lui rend M. *de Coulmier*. S'il n'est point aussi éloquent, rien d'étonnant; M. *Royer*, sous la soutane et professeur de sixième jusqu'au commencement de la révolution, a dû nécessairement acquérir davantage. Mais M. *Royer Collard* ne sait-il pas que la charité doit être la première vertu d'un dévot?

Que signifient, a dit quelque part M. *Royer*, ces vers dont on nous parle sans cesse? — Eh! pourquoi ne veut-il pas voir ce que cela signifie, en ouvrant ceux qui meurent administrés par lui? Y a-t-il si long-tems qu'assistant par hasard à une ouverture de corps, et s'étant retiré après les premières incisions, il fut rappelé par un élève de l'Ecole d'Alfort, présent à cette opération, pour s'assurer par ses yeux de la quantité de vers que renfermait le conduit intestinal? A-t-il oublié cette autre observation dont l'historique est dans les notes qu'on recueille pour lui, et qu'il se propose de publier? S'il n'a pas complètement connu celle-ci, n'est-ce pas faute d'ouvrir lui-même les cadavres, et d'en visiter les organes divers? Cependant

il en a appris les résultats par M. *Deguise*, son collègue, avec qui il partage des fonctions que M. *Gastaldy* remplissait si bien seul.

« *Paquet*, âgé de 13 ans environ, venait d'une ville voisine, à Paris, pour y apprendre un état. Chemin faisant il fut surpris d'un délire, qui n'était cependant pas assez violent pour empêcher de le rendre à sa destination : arrivé dans la maison où il devait rester, on le fit coucher, et on en prit soin ; mais le mal fut en augmentant. Les spasmes convulsifs, les souffrances, l'agitation du malade, son refus de prendre ce qu'on lui offrait déterminèrent à le placer à l'hospice de Charenton. C'est le ..... Juin 1807, qu'il fut reçu dans cette maison : le délire, les spasmes convulsifs, les plaintes, ou plutôt les gémissemens, se succédaient d'une manière affligeante pour les personnes qui en étaient témoins. La peau était chaude ; le pouls variable, fréquemment concentré ; les pupilles dilatées ; l'air accablé ; la langue rouge, un peu sèche ; les évacuations rares et les matières dures ; le sommeil presque nul, les gémissemens fréquens. On administra d'abord les anti-spasmodiques, auxquels on joignit les bains ; ces remèdes furent continués pendant un mois, et malgré cela les symptômes s'agravaient toujours ; on crut devoir y substituer les vermifuges, on les donna, à petites doses il est vrai, pendant quatre jours sans aucun succès ; puis on en revint aux premiers remèdes, et on administra les anti-spasmodiques férulaces en lavement ; mais tout cela n'empêcha point la situation de s'agraver encore. Les convulsions et les gémissemens se succédaient jour et nuit ; enfin, le 12 Août, la mort termina cet état affreux.

» MM. *Deguise* et *Bleynie* procédèrent, devant

plusieurs personnes de la maison à l'ouverture du corps. La tête n'offrit absolument rien de remarquable ; le cerveau, mis en lambeaux, ne présentait rien de particulier. Même résultat du côté de la poitrine et du cou. L'estomac, resserré comme dans le spasme, était à peine ouvert qu'il en sortit un ver lombric encore vivant ; les parois muqueuses de ce viscère laissaient apercevoir des traces d'inflammation non équivoques, et de légères érosions. Après avoir fendu le commencement des intestins, on découvrit, dans l'endroit où le *jejunum* se joint au *duodenum*, deux autres vers de même espèce, de la longueur de six pouces environ, aussi vivans : les vestiges de l'inflammation n'étaient pas plus équivoques dans cet endroit que sur l'estomac, mais ils se prolongeaient peu. Le surplus des intestins n'offrit rien autre de remarquable, que des resserremens assez multipliés (1).

Si on a traité l'article des vers qui vivent dans les organes de la digestion aussi négligemment que quelques autres sujets de pathologie, s'en suit-il de là que ces sujets n'offrent rien de particulier ? Les observations suivantes vont répondre à cette question. Je commence par celle du docteur *Petit*, de Lyon.

Il y a quelque tems que ce Médecin m'écrivait : « J'ai remarqué, comme vous, que les vers, paisibles » dans les foyers qui les renferment, fuyent et pro- » duisent des accidens funestes, dès qu'un état in- » flammatoire prolonge son irritation sur le tube in- » testinal. Ainsi en préparant des enfans pour la

(1) On trouvera, dans les deux premiers *Coup-d'œil*, des observations qui ont beaucoup de rapport avec celle-ci, dont l'une m'a été communiquée par M. *Leclerc*, secrétaire de la Société de l'Ecole de Médecine de Paris.

» pierre, je donnais des vermifuges à haute dose.
» Ils n'expulsaient aucun ver; je pratiquais l'opéra-
» tion, des accidens inflammatoires se développaient,
» et les vers, fuyant les foyers dans lesquels ils avaient
» vécu paisibles, et ne pouvant plus être supportés
» dans des intestins dont la sensibilité s'était accrue,
» donnaient lieu aux accidens les plus graves; car je
» suis dans la persuasion que ces insectes ne sont
» dangereux que par la circonstance de vivre dans
» des intestins malades, et que les accidens qu'ils
» développent peuvent être considérés comme la
» preuve de cet état pathologique. Leur nombre
» n'est pas ce qui doit inquiéter le plus; j'ai vu un
» enfant en rendre quatre cents en trois jours, et le
» jeune *Gay*, fils d'un vétérinaire de Roanne, en
» rendre deux mille cinq cents dans l'espace de cinq
» mois, tous lombricaux, de la longueur de trois
» à six pouces, sans avoir éprouvé d'autres symptô-
» mes fâcheux qu'un vomissement de sang. Ces vers
» sortirent tous par la bouche et par le nez. »

Cette observation nous met précisément sur la voie qu'il nous importe de suivre ici. Ce n'est point parce qu'il y a des vers dans les organes digestifs qu'il résulte des accidens de la présence de ces animaux, mais parce qu'ils lèsent ces organes. La critique, tant amère fût-elle, n'offrira rien qui éclaire ce sujet : ce sont des recherches qu'il faut; car, je ne crains pas de le dire, cet article, comme point de doctrine, est encore tout neuf. Pourquoi les vers cessent-ils d'être paisibles? pourquoi donnent-ils lieu à tant d'accidens différens? pourquoi causent-ils ordinairement des convulsions aux enfans, et compliquent-ils si souvent le délire après la puberté? On a cru combattre mes écrits sur ce sujet, en disant qu'on trouve souvent des vers dans les intes-

tins de gens qui ne meurent pas dans le délire. Mais qu'est-ce que cela signifie ? Eh ! sans doute, chez l'enfant qui est le sujet de l'observation précédente, les vers existaient avant l'accident de la démence ; et cependant ils ne causaient aucun trouble dans les fonctions diverses. Pourquoi ont-ils changé de dispositions ? à quoi attribuer ce délire subit ? Quelles causes, en pareil cas, peuvent porter tout à coup les vers à tourmenter les organes qui les contiennent ? Manifestant ma pensée à cet égard, j'ai présenté quelques réflexions prises dans l'examen des cadavres ; et je persiste à penser que les changemens survenus dans la nature des liqueurs muqueuses, dans la sensibilité de la membrane interne de l'estomac et des intestins, dans les fibres charnues et dans les mouvemens de ces viscères, semblent être les causes de ces troubles. Mais telle est la liaison des choses, que les vers eux-mêmes, par de légères excitations, par l'accroissement lent et progressif de l'irritabilité qu'ils déterminent, soit par leurs excrémens, soit en dénudant les papilles nerveuses des intestins et de l'estomac, peuvent provoquer, avec le tems, un état tellement irritable, que les mouvemens qu'ils faisaient auparavant sans léser, deviennent des causes très-violentes pour des organes malades : alors ces organes se contractent avec spasme, fatiguent à leur tour les vers ; ceux-ci froissés, fatigués, s'agitent plus fortement encore. Je le demande, en faut-il plus pour donner lieu aux accidens les plus graves ?

Il me semble voir quelques personnes s'écrier : encore de l'imagination ! toujours des explications ! Mais, Messieurs, à quoi nous conduirait ce silence que vous réclamez ? qu'a-t-il produit depuis qu'on le garde ? On voit, on ne conçoit pas, et on se tait. Ainsi les faits se multiplient sans utilité. N'est-il

donc pas assez long le silence, puisqu'il est si funeste? Il faut aujourd'hui parler à tous les sens ; il faut dégourdir ceux qui sont dans le cas de voir. Il faut éveiller le jugement des observateurs ; il faut les secouer. Je le sais cependant, il y a des gens qui sont frappés des faits de ce genre, qu'on a mis sous leurs yeux. Il ne leur faut plus qu'un peu de courage, et ils se rendront à l'évidence. Si avant que de publier beaucoup d'observations, on en eût fait la propriété de certaines personnes....., l'affaire serait faite; on les eût promulguées avec fracas.

Que ne puis-je obtenir de faire ouvrir avec soin les cadavres de grands personnages ! un seul fait de ce genre mettrait le comble à l'évidence, et répandrait l'éveil de toute part.

Il y a peu de tems qu'on me présenta un enfant de huit ans environ, qui, depuis quelques jours, était affecté d'une vive chaleur derrière le sternum, accompagnée de toux sèche. Il avait d'abord senti une autre douleur au bras gauche, suivie d'une grande difficulté de se servir de ce membre. Un feu dévorant se faisait sentir dans les lombes, la peau était sèche et chaude, le pouls un peu serré, l'œil abattu, la figure consternée ; la constipation succédait à la diarrhée. Les vers me parurent devoir être la cause de tous ces symptômes ; aussi après avoir préparé le malade pendant deux jours, par les lavemens et les boissons mucilagineuses, j'administrai les vermifuges. Cet enfant, dont le père est marchand de vin à Montmartre, rejeta trente vers lombrics en deux jours, et bientôt après ne se plaignit d'aucune indisposition.

A peu près à la même époque, je donnais des soins à un autre enfant de douze ans, qui était affecté de maux de tête violens, de convulsions, et d'une fièvre nerveuse et ataxique. Appelé le troisième jour de

la maladie, je soupçonnai les vers de jouer un rôle dans cette maladie; mais l'irritabilité de l'estomac et des intestins, annoncée par des déjections vertes et filamenteuses très-fréquentes, ne me permit pas d'insister fortement sur les vermifuges, que je combinai cependant aux remèdes tempérans. Les progrès de la maladie m'obligèrent ensuite à recourir au camphre, au quinquina, aux cordiaux. Le 18e jour le docteur *Alibert*, qui avait déjà vu ce malade, le docteur *Piplet*, son parent, et moi, l'examinâmes de nouveau ensemble. Nous portâmes un jugement favorable sur la crise qui semblait prochaine. Le 19e jour au matin je pansai les quatre vésicatoires, et les trouvai en fort bon état; la moutarde mise aux pieds avait bien agi, la peau était humide, une chemise venait d'être mouillée par la sueur, le pouls était grand, fort, élevé. Cette journée étant une des plus chaudes de l'été, le malade en fut ensuite très-fatigué. Tout à coup le ventre, qui était peu tendu, se ballonna fortement, la suffocation en résulta, et le malade mourut dans des convulsions mêlées d'angoisses, comme suffoqué. Le lendemain, réuni avec le docteur *Piplet*, nous ouvrîmes le corps. Nous remarquâmes ce que nous avions vu la veille, que les intestins, distendus par des gaz, comprimaient le diaphragme, et distendaient tous les muscles de la respiration, mais ils ne présentèrent pas le moindre symptôme de putridité. Nous trouvâmes, dans toute l'étendue de l'estomac et des intestins, des vers ascarides et trichurides. Ces viscères contenaient une assez grande quantité de matières muqueuses très-fluides; la vésicule offrait peu de bile. Nous ne trouvâmes rien autre de très-remarquable.

Il est donc un second point de vue sous lequel il importe sur-tout d'envisager ce sujet; c'est-à-dire,

la difficulté qu'on éprouve souvent à combattre les vers. Cette difficulté a été d'autant plus funeste jusqu'à ce jour, que par cela même qu'on n'a vu aucune évacuation de vers après avoir insisté sur les vermifuges, on a pensé que cette cause était nulle, et on ne s'en est plus occupé. Les malades sont-ils morts, on n'a point ouvert les cadavres, ou on l'a fait trop légérement ; et si on a découvert des vers, on n'y a donné qu'une faible attention, parce qu'on est prévenu en faveur d'autres causes. L'expérience démontre que ce n'est fréquemment qu'en donnant les vermifuges à haute dose, en les combinant avec les purgatifs, en insistant sur ces remèdes, qu'on est parvenu à guérir ou à faire rendre des vers. Souvent il arrive, et l'ouverture des corps me l'a démontré, que les vers morts se décomposent, et qu'on ne les distingue plus dans les excrémens que par des lambeaux, auxquels on donne d'autant moins d'attention qu'ils sont fort petits ; car cela a particuliérement lieu pour les trichurides et les ascarides, dont le corps tout entier est déjà fort grêle et très-court. Je viens encore d'acquérir, dans un cadavre, des preuves de ce fait. Son intérêt, et la peine qu'on a pour en obtenir la conviction, par le dégoût des recherches, me font insister plus encore à réclamer des observateurs la plus grande attention.

En faisant le rapprochement de tout ce que nous avons dit sur la part que prennent les organes digestifs aux troubles du cerveau, sur les évacuans et sur les vermifuges dans le traitement de la folie, il est facile de voir que c'est par la combinaison de ces remèdes qu'il faut exécuter ces traitemens ; que cette combinaison doit comprendre les remèdes tempérans, et être faite avec beaucoup d'intelligence et une grande habitude de voir des malades. C'est par de

tels procédés que M. *Petit*, dont nous avons déjà parlé, a obtenu la guérison de plusieurs maniaques, et tout récemment de Mad[lle] ***, dont voici l'observation en abrégé.

Mad[lle] *** avait eu une maladie inflammatoire du ventre qui paraissait assez bien guérie ; cependant elle continuait de rendre chaque jour par l'anus beaucoup de matières muqueuses. Ces évacuations se soutinrent pendant un ansans qu'on y trouvât le mêlange des vers. C'est à cette époque que, sans autre cause connue, Mad[lle] *** devint folle. « Des apozêmes purgatifs, administrés de deux jours l'un, et dans l'intervalle, des bains tièdes, des tempérans, ont amené une guérison radicale : ce qui semble prouver, continue M. *Petit*, que les organes de la digestion renfermaient en eux les causes de cette manie. » Me dira-t-on que les faits de cette nature ne sont point assez nombreux pour en tirer des conclusions ? Mais laissons là ces conclusions ; réitérons des expériences suivies si souvent du succès ; rassemblons celles du même genre que renferment les livres, et tâchons d'établir des méthodes qui puissent à la fois éclairer la théorie et guider la pratique.

Les remèdes précités ne sont point les seuls qu'il convient de mettre en usage ; il faut accroître les moyens de guérison, comme la nature multiplie les causes du mal ; il faut agir sympathiquement et directement. Puisque les sens et le cerveau ont un pouvoir très-marqué sur les organes de la digestion, pourquoi, lors même qu'on n'aurait en vue que les lésions de ces organes, n'agirait-on pas par les uns sur les autres ? Causes ou effets, effets ou causes, laissons-là la discussion, allons au fait ; insistons sur la sympathie très-intime qui existe entre les systêmes muqueux de l'appareil digestif, les sens et le cerveau.

Mettons, par les moyens convenables à chacun, ces organes dans le cas de s'aider, de se soulager réciproquement. Voilà le traitement moral; mais ne nous dissimulons pas les difficultés de cette branche de l'art, qui est souvent impraticable, et constamment difficile. Il n'appartient pas à tout le monde, lors même qu'on a beaucoup de connaissances en médecine, de s'en servir avec avantage : chacun cependant doit y essayer ses moyens. Il n'est personne qui, animé d'une grande humanité, ne puisse concourir à calmer un fou avec la discrétion et la prudence qu'exige un pareil état. Ce sentiment au moins fait supporter les dégoûts, les peines, les maux que cause à ceux qui en sont témoins cette affreuse maladie.

La saignée et les bains ont été fort recommandés dans la folie, et, comme je l'ai dit plus haut, on peut citer en faveur de ces remèdes, et contradictoirement, beaucoup de faits. Cependant je crois qu'on peut trouver des règles, déterminer des bases qui en fixeront l'emploi. La saignée et les bains tièdes peuvent s'allier ordinairement. Ces deux moyens conviennent souvent avant l'usage des purgatifs; il faut les administrer et les combiner toutes les fois que le sujet est fort et vigoureux, à l'invasion du délire, lorsque la figure est animée, le pouls plein, élevé, la peau très-chaude; lorsque l'excitation est générale. Quelle que soit l'ardeur des principes qui se dégagent dans le cerveau, quelle que soit l'irritabilité des organes muqueux, le mal étant très-répandu, il faut recourir à ces deux moyens pour le combattre : aussi une combinaison bien entendue des boissons tempérantes, des lavemens émolliens, des bains tièdes, des pédiluves, de la saignée, des sangsues à l'anus, des émétiques, des purgatifs, aura-t-elle beaucoup

de succès, et conviendra-t-elle toujours dans les premiers tems de la manie?

Quelque générale que soit l'irritation dans la première époque de la folie; le tems amène une autre époque; et il faut suivre une marche toute différente; l'irritation n'est plus générale, et les organes qui l'éprouvent s'y accoutument. Le développement des forces n'est plus aussi considérable, et le moyen qui entretient les forces ne se distribue plus également; la peau s'affaiblit, le sang n'y circule ni en grande quantité, ni avec activité; souvent même la surface du corps se couvre de taches scorbutiques, le dévoiement succède à la constipation. Dans ce nouvel état, il faut substituer les toniques aux calmans. Il ne s'agit plus d'arrêter une vive explosion; il faut soutenir la machine fatiguée par de violens mouvemens en tout sens. C'est ici le cas de recourir aux amers, au quinquina, aux bains froids, aux frictions sur la peau, et de placer les malades dans des lieux bien éclairés et bien aërés. Les émonctoires, les épispastiques, fortement indiqués alors, devront être employés dans les mêmes vues, c'est-à-dire dans l'intention de réveiller les forces. Les émétiques, les apozèmes amers et purgatifs, en procurant des secousses propres à ranimer la machine, en évacuant les matières muqueuses dont la sécrétion est abondante, ne seront pas moins favorables; mais leur emploi demandera de grands ménagemens.

On voit, d'après cette division des moyens de traitement, que je considère deux grandes époques dans la folie; d'abord je regarde cette maladie comme un incendie dont le foyer est dans l'épigastre et dont la flamme couvre tout le corps en se dirigeant particuliérement sur la tête; puis cette flamme me semble se rapprocher à mesure que les moyens de combus-

tion se détruisent, elle n'est plus ardente que dans son centre. La faiblesse devient le partage de la peau et des extrémités : ce feu tient à la vie alors ; il s'est identifié avec celui qui nous fait exister, et ce n'est plus qu'en soutenant les forces, en réparant les matières que ce feu dévore chaque jour, qu'on peut empêcher la mort de terminer cette scène. Si les saignées et les tempérans sont utiles à la première période de la maladie, ils deviendraient funestes à cette seconde. Les bains froids, qu'on nomme bains de surprise, conviennent beaucoup mieux; ils ont le double avantage d'agir sur le corps et sur l'esprit. Le cerveau, l'épigastre, émus par cette immersion imprévue, tendent en même tems à recouvrer leur état naturel. Le froid inattendu, et de courte durée, réveille tous les systêmes répandus sur la peau ; prolongé trop long-tems, son effet est tout à fait contraire : au lieu de ranimer alors, il engourdit. Aussi avant que de faire usage de ce remède, et même de tout autre, convient-il de déterminer le but qu'on se propose. Cela est si nécessaire, qu'il n'est pas de remède vraiment actif, par lequel on ne puisse déterminer les états les plus opposés.

On peut remarquer facilement dans tout ce que je viens de dire, que j'ai constamment tourné autour d'une idée principale ; bientôt je vais chercher à justifier cette idée par l'exposition de nouveaux faits, et par d'autres observations. Qu'on me reproche de trop expliquer, je souffre ce reproche en démontrant au moins que cette méthode me met dans le cas d'établir des règles, d'admettre un plan enfin, qui m'arrache aux effets du hazard et de l'empyrisme ; et quand même je n'aurais pas pour source et pour appui de mes idées, ce que démontre l'observation de tous les siècles, je

croirais encore jouir de l'avantage de suivre un plan que l'examen et l'expérience mettront chaque observateur dans le cas de corriger. Je ne prétends point m'approprier les matériaux du modèle que je me crée, mais au moins je réclame l'avantage d'avoir réuni des faits épars pour en former un assemblage sur lequel on pourra faire quelque chose, fût-ce même la reconstruction de l'objet qui m'occupe. Tant qu'on errera sans but et sans point de ralliement, que pourra-t-on faire de bien ? Il n'en sera pas de même si seulement on veut prouver très-rigoureusement que ma méthode est mauvaise, ce sera déjà beaucoup pour l'art, puisque j'appuie mes idées d'un grand nombre de faits, puisque nous ne devons nous occuper que de faits; mais si, en bonne logique, c'est le plus grand nombre qui doit déterminer nos jugemens et fixer la discussion; qu'on oppose à mes preuves des preuves plus fortes, et sur-tout qu'on soit de bonne foi, qu'on s'abstienne de personnalités pour ne s'occuper que de la chose. Ce n'est point par des injures, par de l'ironie, par des sarcasmes, qu'on éclairera un point de doctrine aussi important. Il suffira peut-être de considérer les autorités dont je m'appuie, pour reconnaître que le sujet que je traite, et la manière dont je l'envisage, méritent une grave discussion, un examen attentif.

Ce que j'ai dit de la folie, de ses causes prédisposantes, de son invasion et de son cours, je pourrais le dire de toutes les maladies nerveuses en général. C'est toujours du même ordre de lésions qu'il s'agit. Toutes ces maladies ne sont que des conséquences d'une même loi; et cette loi est dans la nature; elle est le principe suivant lequel agissent nos organes. Quelle que soit donc l'affection nerveuse dont je décrive les causes premières, la manifestation et la

durée, je ne m'écarterai point de l'idée-mère sur laquelle j'ai fait rouler toute la doctrine de la manie. L'épigastre sera toujours un point central, où je verrai se rassembler les causes premières des névroses, et d'où je présumerai que partent les causes secondaires.

Le centre de notre corps est comme le centre de tous les autres corps, le siége d'une force commune, à laquelle tout tend à se rapporter, dont proviennent, et dont dépendent tous les autres pouvoirs. Le gouvernement d'un seul partout est le plus énergique : c'est le gouvernement de la nature ; c'est celui qui règne en nous. Mais combien est admirable la réciprocité de tous les pouvoirs ! Les forces cérébrales, sensitives ou volontaires, les forces organiques ou vitales, tendent toutes également à communiquer leurs mouvemens à la force épigastrique ; les vives sensations, les passions violentes, les fortes opérations de l'esprit, les maladies qui surviennent ordinairement après la lésion des fonctions organiques ; toutes les crises enfin dont l'effet est assez frappant pour que nous puissions le remarquer, s'impriment, se portent au même endroit. Ce sont les organes sur lesquels cette force repose, et agit essentiellement, qui les premiers en éprouvent les secousses, qui les premiers en sont affectés. Cette loi est commune à tous les animaux ; aussi dans les expériences faites sur ceux qui sont vivans, ne peut-on causer aucune douleur sans que le cœur, l'estomac, les intestins, qui semblent être le siége de la force centrale, en soient promptement affectés. Les secousses que nous éprouvons du côté de l'estomac dans la frayeur, dans toute émotion un peu vive ; les battemens de cœur, les spasmes de l'estomac, des intestins, et les déjections qui en résultent immédiatement sont encore des

preuves de cette assertion. C'est cet ordre de choses sans doute qui a fait dire à Hippocrate : *Vis una, et non una ex quà omnia administrantur; alia ad sensum, alia ad vitam totius et partis.* C'est par le moyen de cette force centrale que la nature a mis de l'harmonie, de l'unité, de l'énergie dans tout ce qu'elle a fait. C'est par suite aussi de cet ordre établi en nous que toutes les grandes crises se font spécialement sentir du côté de l'estomac, ou partent de cette région. C'est par un effet de cet ordre encore, que les maladies nerveuses, qui sont en général des troubles de quelques-unes ou de toutes nos forces, ont leur siége, leurs causes essentielles dans la région épigastrique. Nous pourrions étendre encore cette doctrine et prendre les crises fébriles même pour des preuves de cet argument. Mais pour ne pas trop éloigner mes lecteurs de mon sujet principal, je me renferme dans les affections nerveuses; ce champ est assez vaste pour trouver de nombreux témoignages à leur présenter.

Quelle que soit donc la force secondaire qui éprouve un ébranlement un peu vif, la force centrale y prend aussitôt part. Cette force paraît tenir le foie, comme organe sécréteur de la bile, l'estomac, les intestins et la matrice chez la femme, sous sa domination particulière. A peine ébranlée, elle communique à ces viscères des dispositions relatives à ce qu'elle a ressenti. La bile éprouve, sous quelques rapports, ce qu'éprouvent quelques liqueurs dans la commotion électrique; le sang contenu dans le système de la veine-porte, partage peut-être aussi ces changemens. Mais ce qui est plus frappant, c'est le trouble qui se manifeste dans les propriétés sensitives et vitales de l'estomac, et peut-être aussi des intestins et de la matrice. Le ventre se ballone souvent, comme si cette

commotion eût opéré un dégagement de gaz trop considérable pour que ce fluide soit tout à coup absorbé. Le principe sensitif, ébranlé par fois dans toute sa masse, jette l'effroi partout le corps, et les évanouissemens, les angoisses, les convulsions en sont la suite. Le cerveau prend part à ces troubles ; mais cette part ne semble être que secondaire. Le grand foyer n'est point placé dans la tête, et la tête ne joue point les principaux rôles de ces scènes orageuses.

C'est ainsi que commencent ordinairement, ou le plus souvent au moins, les maladies nerveuses. Les changemens qu'apportent ces crises dans les attributs et les fonctions des organes digestifs et génitaux, chez la femme sur-tout, sont des germes semés par une main puissante. Effets d'abord, ils sont bientôt causes. L'harmonie qui règne en nous, l'ordre sympathique, qui lie toutes les parties de notre corps, deviennent un autre moyen, et ce moyen est celui qui favorise le plus les progrès que fait le mal. Chaque organe éloigné, ainsi que chaque organe épigastrique, y prend plus ou moins de part en raison de ses prédispositions ; aussi voit-on tantôt tous, ou quelques muscles volontaires, d'autres fois un ou plusieurs sens être frappés d'affections infiniment variables. C'est dans le principe sensitif, dans le principe moteur, qu'on nomme fluide nerveux, que le trouble paraît s'imprimer particuliérement; de là les convulsions, la paralysie, souvent les claudications connues sous le nom de *danse de St. Wit;* la folie et toutes ces affections qu'on appelle nerveuses. Qu'on suive avec attention la marche ordinaire de ces maladies, et on reconnaîtra celle que je viens de décrire. Les troubles abdominaux, tels que l'irrégularité de l'appétit, la constipation, le spasme du tube intestinal,

le resserrement de l'abdomen, et l'érétisme symptomatique de la langue, annoncent en même tems l'état d'irritabilité du ventre et la part active que prennent les viscères de cette région aux troubles éloignés. Est-il étonnant que les vers compliquent si souvent ces maladies ? D'abord s'ils existent avant leur invasion, ils doivent, tant qu'elles durent, être fort exposés à des lésions qui les portent à tourmenter; s'ils n'existent point à cette époque, combien leur production doit être facile lorsque des matières accumulées dans les intestins s'y dépravent !

On peut, sous quelques rapports, comparer les divers états qui surviennent en nous pendant les névroses aux dispositions magnétiques et électriques qu'acquièrent, ou que perdent les divers corps de la nature dans les grandes tempêtes, pendant l'orage et par l'effet de la foudre. Les attributs de nos organes sont quelquefois changés dans ces grandes crises d'une manière incroyable. Les uns deviennent plus susceptibles, d'autres sont frappés d'insensibilité, de paralysie. L'équilibre est rompu, et chaque partie cède au nouveau pouvoir qui la domine.

Il suffit d'observer attentivement ce qui se passe en nous dans les violentes scènes qui précèdent les affections nerveuses, et dans celles qui caractérisent ces maladies, pour reconnaître que telle paraît être la marche des troubles qui les distinguent. Mais comme la cause principale des mouvemens réguliers et de ceux qui sont irréguliers, ne se montre point à nos sens, nous ne pouvons en parler que par présomption. De tout tems on a considéré cette cause comme un fluide très-élastique du genre des fluides magnétique et électrique; mais faute de pouvoir le démontrer ce fluide, on n'en a jamais parlé que comme d'une hypothèse. Cependant *Hippocrate*, ad-

mettant son existence, a dit : *Principium magnum de mediá ad extremas et de extremis ad mediam partem mittitur.*

Qu'on ne nous objecte donc point qu'il faut, en physiologie comme en physique, ne parler que de ce qu'on voit ; car on serait bientôt réduit à l'état le plus brut sous le rapport de l'intelligence de nos fonctions. Il faut sans doute se garantir de ces théories inutiles et imaginaires ; mais autant ce besoin est grand, autant il importe peut-être de lier tous les faits connus par un raisonnement qui en trace la marche. La théorie que je viens de donner concernant nos forces en est une preuve. Ne fût-elle pas certaine, au moins elle est vraisemblable ; et c'est beaucoup déjà de pouvoir présenter au jugement une série de faits qu'il importe à tout praticien de connaître, puisqu'il trouve dans cette description la marche des affections nerveuses, et les raisons pour lesquelles leur traitement est souvent si difficile, et qu'il est instruit par la nature des faits observés dans chaque espèce de ces maladies, des ménagemens, de la prudence, dont il a besoin, et des difficultés qu'il a à combattre. Son œil parcourant tour à tour les diverses parties du corps, n'arrivera pas sans un vif intérêt sur cette région où les fonctions les plus actives et les plus importantes à la vie s'exécutent ; où un ordre considérable de nerfs se rend à des organes principaux ; où les vaisseaux, tant artériels que veineux, sanguins et lymphatiques se réunissent ; où des organes repliés cent fois, et cent fois contournés sur eux-mêmes, offrent tant de facilité aux lésions de toute espèce ; où un systême veineux particulier réunit sous un destin commun les organes les plus intéressans ; où des animaux homicides n'attendent qu'une occasion pour bouleverser en partie, ou

entiérement nos facultés ; où tous les troubles des extrémités tendent à se faire sentir.

Qu'on parcoure toutes les facultés, tous les pouvoirs de notre machine, qu'on suive toutes les révolutions dont nous sommes susceptibles, et qu'on juge s'il est rien de comparable à la puissance qu'exercent, au rôle que jouent les organes qui avoisinent le diaphragme. Le cerveau, doué sans contredit des facultés les plus brillantes, exerce, il est vrai, un grand pouvoir sur toute la machine ; mais les principes qui l'animent proviennent d'autres régions ; les pouvoirs dont il est doué se lient avec d'autres pouvoirs qui le dominent souvent sans qu'on distingue en lui aucune lésion organique. Rarement l'observation découvre du côté de la tête de grands troubles dans les maladies qui consistent dans la lésion de ses fonctions, tandis que presque toujours on aperçoit quelque trouble du côté de l'estomac en pareil cas.

Qu'après avoir lu et bien médité tout cet exposé, qu'après avoir cherché dans la nature la preuve des raisonnemens que je fais sur le jeu de notre machine, on discute de sang-froid et sans aucune prévention cette doctrine, comparativement à tout ce qui a été écrit et dit sur les maladies nerveuses en général, sur la folie en particulier, et sur le traitement de ces diverses maladies ; qu'on juge ensuite si cette théorie peut égarer ceux qui cherchent la bonne route, et si elle n'offre pas des avantages très-marqués pour la pratique ; qu'on suive avec attention l'effet des médicamens les mieux connus, et on verra que les purgatifs ont de tout tems eu les plus grands succès, soit dans les mains des médecins éclairés qui savent les administrer à des doses convenables, soit dans celles des empyriques dont la témérité procure et de grands succès et de

grands maux. On verra qu'à l'époque de la guérison des maniaques les propriétés et les fonctions des organes du ventre en général reprennent leur état naturel, que les facultés toniques de la peau augmentent à mesure que celles du système muqueux diminuent, et que les phénomènes alors s'opèrent en sens contraire de ce qu'ils étaient à l'invasion du mal. On verra que mes idées essentielles sur les troubles principaux qui ont lieu pendant la manie, sont justifiées par tout ce que démontre l'observation. Je dis plus, la théorie générale des forces, qui rapporte à la région de l'estomac la force centrale de notre système organique, n'a pas seulement pour preuve le cours que suivent les lésions dans la manie, mais encore celui des troubles qui frappent nos sens dans le grand nombre des maladies. Plus on observera, et plus on se convaincra que les organes sur lesquels siége cette force centrale, comme l'estomac, les intestins, la matrice, le cœur, etc., sont ordinairement ceux dont les attributs sont les premiers affectés par suite des lésions des fonctions, et des propriétés toniques et sensitives de toutes les parties du corps.

L'équilibre le plus parfait caractérise la santé la plus ferme ; mais cet équilibre est très-rare. Il en résulte des prédispositions continuelles aux maladies, et ces prédispositions varient à l'infini ; néanmoins il en existe quelques-unes qui sont principales et communes à tous les hommes. La plus importante consiste dans la tendance continuelle des organes intérieurs à devenir plus irritables, à acquérir plus de force dans leur action tonique, comme dans la circulation de leurs petits vaisseaux, tandis que les organes extérieurs tendent sans cesse à l'affaiblissement de ces mêmes attributs. Voilà ce qui favorise

tant les maladies, dont la plupart offrent le caractère de cette éminente disposition. Tel est le principe de l'irritabilité qu'on remarque ordinairement dans les organes muqueux, sur-tout quand la peau est troublée ; telle est la cause principale de la faiblesse qui affecte le derme quand les organes muqueux sont primitivement frappés d'irritation. L'une de ces dispositions tend ordinairement à provoquer l'autre.

Veut-on juger d'après des témoignages plus multipliés encore cette doctrine qui paraît aussi simple que générale, qu'on recueille les pensées qu'ont manifestées les hommes qui ont fixé quelque attention sous le rapport de la physiologie, on verra, et je ne crains pas de le dire, que je ne fais que marcher sur des traces bien fréquentées, que mes regards n'ont été frappés que de ce qui a souvent été aperçu avant moi, et que je ne puis ni prétendre aux titres, ni craindre les reproches qui accompagnent ordinairement les innovateurs. Les faits sur lesquels repose l'idée-mère de ma doctrine sont trop frappans pour paraître neufs. Le seul mal qu'ont commis peut-être ceux qui les ont bien connus, c'est de ne pas les avoir rangés d'après leur analogie. Si cela eût été fait plus tôt, verrait-on aujourd'hui tant d'explications incohérentes, tant de variations même dans la définition et le traitement de beaucoup de maladies ? j'en prends pour exemple l'apoplexie. On a vu cette maladie résulter fréquemment du trouble des organes de la digestion, et on a été convaincu du succès des purgatifs, des émétiques, des évacuans en général, donnés à haute dose et réitérés, dans cette affection ; les faits ont été quelquefois trop frappans pour ne pas convenir que la cause du désordre du cerveau fût dans la région abdominale ; mais faute d'avoir toujours exploré, visité les organes du ventre avec

soin, lors même que les premiers signes étaient équivoques, et d'avoir lié des idées, naturellement unies, on s'est écarté de la route la plus sûre, et on a défini les avantages des évacuans, *un effet de la révulsion qu'on détermine du côté des extrémités inférieures par l'excitation que produisent ces remèdes.* Une mûre réflexion eût démontré la contradiction de cette explication, l'observation eût convaincu de son insuffisance; on se fût demandé : peut-il se faire qu'une vive excitation des organes digestifs cause et détruise le mal; car il s'agit toujours ici d'excitation? Si, au contraire, plus rigoureux dans les explications, on eût eu recours à l'inspection cadavérique, à des faits enfin, pour dire ce qui se passe alors, on aurait appris que, chez la plupart des apoplectiques, chez ceux même qui meurent sans avoir pris aucun remède, les intestins grêles sont ordinairement gorgés de matières bilieuses et muqueuses, et les gros intestins de matières fermes; on eût vu que celles-ci s'accumulent souvent dans la dernière portion du colon, et dans le rectum, en si grande quantité, que la circulation du sang, et celle des urines chez l'homme, par suite de la compression de la prostate et du col de la vessie, sont fortement gênées; on aurait vu des lésions, des états inflammatoires, érysipélateux, d'autant plus vifs et plus considérables, que les matières sont plus brunes, plus dures, qu'elles irritent, distendent, contendent davantage. Certainement si on eût acquis de telles preuves de troubles intérieurs, on eût présumé, et reconnu même que l'irritation des organes digestifs, que la gêne qu'éprouve la circulation dans les vaisseaux du ventre, sont bien propres à déterminer l'excitation sympathique du cerveau, le reflux du sang du côté de la tête, consécutivement la rupture des vaisseaux et les épan-

chemens. Que le praticien eût pris connaissance de ces faits, et qu'il les eût vérifiés sur le cadavre, et à coup sûr on n'aurait pas vu de nos jours des auteurs recommandables se disputer sur les lésions principales, qui donnent lieu aux affections apoplectiques ; on n'eût point entendu proposer des méthodes exclusives, et contradictoires à un tel point, que le jeune médecin n'a, pour l'aider à entrer dans la carrière, qu'incertitude et méfiance envers ceux qui paraissent vouloir le guider. La saignée, les évacuans, les vésicatoires auraient été admis, parce qu'on en eût déterminé l'application d'après la nature des lésions et des circonstances particulières. Chaque médecin eût reconnu qu'il faut diminuer la quantité du sang quand cette quantité est très-considérable ; qu'il faut favoriser son cours quand des causes le troublent ; qu'il faut calmer les organes irrités, avec d'autant plus d'attention, que leurs relations sympathiques avec la tête sont plus grandes ; qu'il faut combiner, pour remplir toutes les indications, la saignée, les évacuans, les boissons tempérantes, les lavemens émolliens et laxatifs, les excitations de la peau, comme moyens dérivans, les vésicatoires, les épispastiques, les pédiluves, et sur-tout travailler au rétablissement des fonctions de l'organe biliaire, de l'estomac et des intestins ; qu'il faut, par un exercice modéré des bras et des jambes, par des frictions sur la peau, multiplier les moyens qui tendent au même but ; c'est-à-dire à modérer l'ardeur des entrailles, et l'irritabilité de tous les systêmes qui sont consécutivement affectés.

En nous résumant sur ce que nous avons dit dans nos précédens ouvrages, et dans celui-ci, nous concluons donc que loin de s'écarter de la marche rigoureuse qu'on suit dans les sciences physiques, que loin de favoriser des procédés funestes dans la pra-

tique de la médecine, la doctrine que nous avons soumise au jugement des gens de bonne foi, paraît la plus exacte possible dans l'état actuel, la plus propre à faire éviter les excès en tout genre, à porter le praticien à des méthodes raisonnées et prudentes, à rattacher les explications aux faits, et aux lois immuables de la nature ; à réunir tous les partis en physiologie et en médecine, à rapprocher ces deux sciences, à parler au jugement et à inspirer le goût essentiel de l'observation. Vit-on jamais plus d'identité, de simplicité dans les définitions, que celles qui émanent de cette doctrine ? Tout roule sur un seul pivot, tout tend à démontrer le même principe, tout porte à la modération dans la pratique, et à la hardiesse même quand on peut en sentir le besoin. Je le demande à tout homme éclairé, un tel langage ne convient-il pas à une science qui se rapproche des sciences physiques ? Quel danger y a-t-il de procéder par l'analyse et la synthèse à l'étude de nos maladies ; de lier les faits rationnels aux faits démontrés, de rapprocher les choses analogues, et d'établir sur les lois de la vie les définitions des troubles qui ont lieu dans les maladies ? Est-ce donc prétendre tout savoir, avoir vaincu toutes les difficultés, que de présenter une doctrine aussi générale ? Non, sans doute, elle est plus propre à nous faire reconnaître la faiblesse de nos moyens et de nos connaissances, qu'à nous rendre vains sur notre savoir. N'est-ce pas conduire vers la nature, rappeler sans cesse à son observation, que de démontrer la simplicité, la puissance et l'harmonie de ses lois?

#7906



ERRATIC
PAGINATION